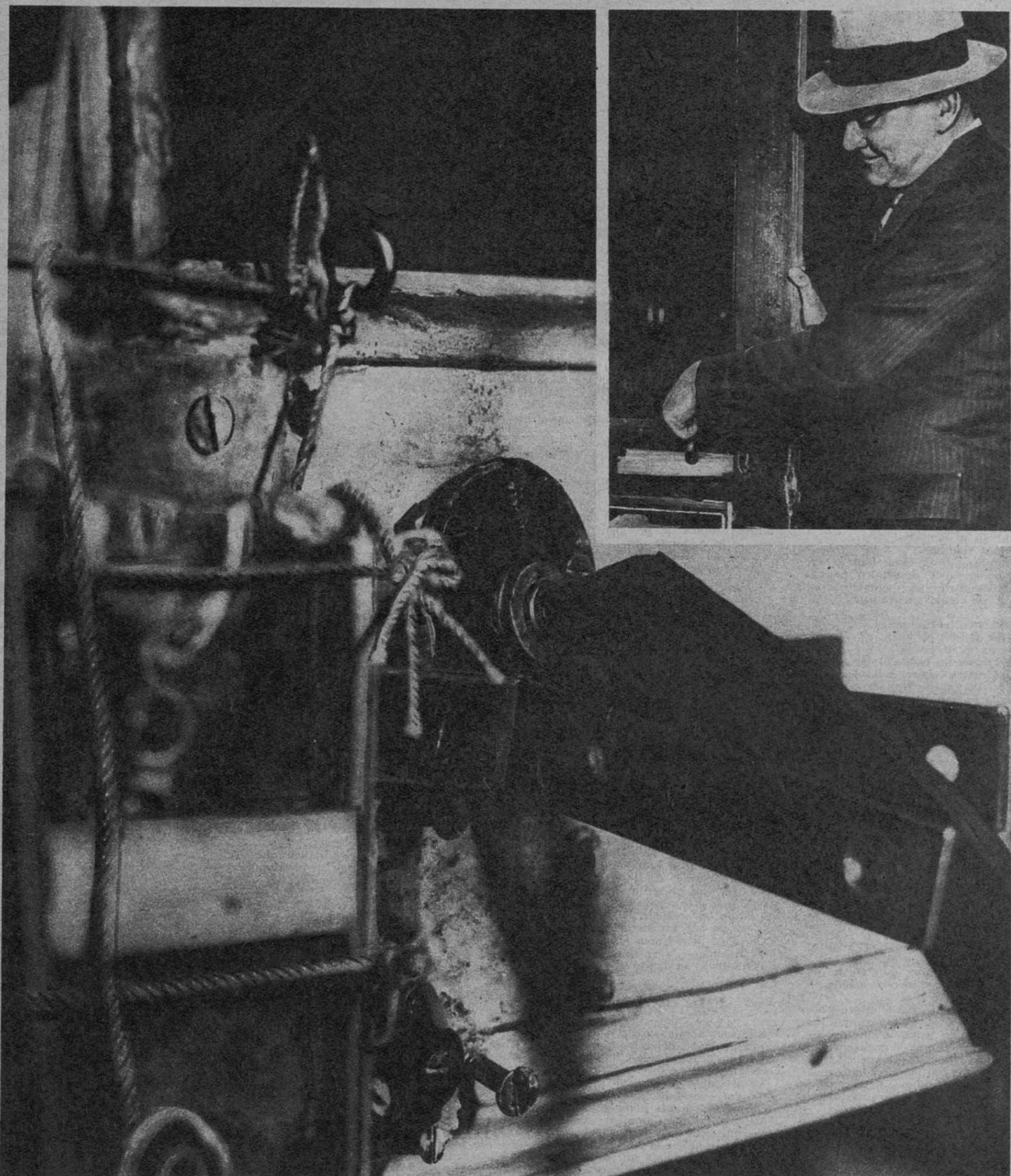


POLICE MAGAZINE



LA SERRURE QUI TUE

Un criminel américain, Applebaum, sur le point d'être arrêté, avait truqué de telle sorte la serrure qu'en tournant la clé, deux détectives firent fonctionner une sorte de revolver qui les blessa. Dans la photo, en haut, à droite, un détective montre du doigt l'endroit par où sortit la balle. Notre grande photo indique la serrure vue par derrière et démontée. (Inter Graphic Press.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.
FRANCE...
Un an (avec primes) 50 fr.
Un an (sans primes) 37 fr.
Six mois ... 26 fr.
ÉTRANGER...
Un an... 65 fr.
Six mois ... 33 fr.
Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Accident d'automobile ?

— Ne descendez jamais de votre voiture automobile par la portière de gauche. C'est la conclusion que tire le président de cette chambre correctionnelle où une histoire fort embrouillée d'accident d'automobile vient d'être exposée.

Point amusant et qui a fort divertit la galerie : l'un des avocats a déclaré que le fait de se faire accrocher par une voiture à cheval alors qu'on vient de descendre par la portière de gauche de son auto n'est pas à proprement parler un accident d'automobile.

— Alors quoi ? Un accident de la rue ? Un vol à l'Américaine ? demande le président.

Et l'avocat quelque peu humoriste d'expliquer :

— Monsieur est descendu de son auto. Il est donc devenu de ce fait un simple piéton. Une voiture traînée par un cheval en chair et en os l'accroche. Où voyez-vous une auto là-dedans ?

Le président lève les bras au ciel :
— C'est d'une subtilité !... Maître, vous cherchez la petite bête.

— Non, monsieur le président, je cherche la grosse voiture.

Mais tout de même le défenseur doit accepter l'opinion de la majorité, à savoir qu'il s'agit bel et bien d'un accident d'automobile.

Défilent alors les témoins. Ils sont une vingtaine. Oui, pas plus !

Le président s'en est effrayé. Il a ordonné :

— Que ceux qui n'ont rien vu se mettent d'un côté.

Et le plus comique c'est que trois dames obéissent.

— Comment, bondit le président, vous n'avez rien vu et vous êtes témoins ?

— Témoin de moralité ! lance une voix. Renseignements pris, les trois dames sont témoins dans une autre affaire qui viendra après celle-ci.

Le président, que les témoignages fort contradictoires n'ont nullement éclairés, s'en prend à l'accidenté :

— Pourquoi descendiez-vous de votre voiture en pleine route ?

— Monsieur le président...

Mais la réponse vient pas, et l'accidenté d'expliquer :

— Mon président, il y a des dames. Bon, bon, on a compris.

Le président reprend :

— En somme, vous étiez dans votre tort. Quand on veut descendre par la gauche d'une voiture, on commence par regarder s'il ne vient rien dans le même sens.

— Il y avait un tel brouillard.

— Il fallait baisser la vitre.

— Il n'y en avait plus !

Les rires fusent de tous côtés.

Mais l'accidenté d'éclairer sa lanterne :

— La vitre de gauche était cassée et on l'avait remplacée par un carton. Pour voir, j'ai donc été obligé d'ouvrir la porte, et alors je n'ai même pas eu le temps de regarder, le cheval de monsieur était sur moi.

— Donc les torts demeurent toujours du côté de l'accidenté.

Mais voici un autre son de cloche. La voiture traînée par un cheval aurait dû s'arrêter alors que l'auto stoppait. Elle était au contraire si près que, même si l'accidenté n'était pas descendu, il y aurait eu collision. Et l'accidenté de déclarer que le conducteur de la voiture traînée par un cheval était ivre.

— Ça se complique étrangement. A huitaine, décide le président.

Employé indélicat

C'est un tout jeune homme. Il a un visage charmant. Ma foi, on lui donnerait le Bon Dieu sans confession, constate le président de la Chambre correctionnelle.

Et il ajoute :

— Ce qui serait une grande imprudence.

Ce jeune homme travaillait comme manœuvre dans une usine d'automobiles. Quelques ouvriers furent momentanément remerciés et il suivit les chômeurs.

Après être resté huit jours sans trouver à s'employer, le jeune homme fit la connaissance d'un industriel qui le prit comme garde de nuit.

Il touchait quelques sous et avait un lit et de la chaleur.

Le lendemain, l'ingrat disparaissait avec pour une somme rondelette de timbres-poste. Il en avait volé pour trois mille francs environ.



Mais il n'est pas seul inquiété aujourd'hui. Le président presse de questions certain débitant de tabac auquel pour deux mille francs de ces timbres auraient été vendus.

Le débitant se défend comme il peut :

— Le gamin m'avait dit que c'était un héritage.

— Un héritage en timbres-poste !

— Oui, sa grand-mère les lui avait laissés après sa mort.

— Sa grand-mère faisait collection de timbres ? ironise le président.

— Ça m'a étonné aussi, mais le gosse m'a répondu : « Oui, elle préférait avoir des timbres parce que c'est pas comme les valeurs, ça ne perd pas ! »

— Et vous avez été assez naïf pour admettre ça ?

— C'est pas moi, c'est ma femme.

— C'est votre femme qui a payé ?

— Non, qui m'a dit d'acheter les timbres, qu'on ne risquait rien. Moi, je ne suis pas bien au courant.

On fait venir la débitante qui met tout sur le dos de son mari. C'est lui qui a voulu acheter les timbres. Discussion, dispute. Le mari et la femme vont-ils en venir aux mains devant le tribunal ?

Finalement, on entend ces mots lancés par le débitant :

— Elle est timbrée !

Fou rire dans la salle.

Le président approuve :

— Dame, quand on en achète pour deux mille francs !

Le calme revient. Le débitant finit par endosser la responsabilité de cet achat. Alors, le président demande une précision :

— Pourquoi n'avez-vous acheté que deux mille francs de timbres sur les trois mille que vous présentait ce jeune voleur ?

Et alors cette réponse inattendue tombe des lèvres du recéleur :

— Je me méfiais tout de même un peu !

On juge : prison pour le jeune homme et forte amende — avec retrait de la licence sans doute — au débitant.

Fils de famille

C'est un homme assez distingué. Il ne paraît pas avoir dépassé vingt-cinq ans. Quelques escroqueries l'ont amené en correctionnelle.

Le président s'étonne :

— Votre conduite jusqu'ici fut irréprochable. Vos parents jouissent d'une excellente réputation. Comment expliquer les actes qui vous sont reprochés ?

L'homme baisse la tête :

— Je me suis laissé entraîner. Vous comprenez, monsieur le président, les femmes, le jeu... Mettez-vous à ma place.

— Si vous le permettez, je resterai à la mienné.

— Excusez-moi. C'est une façon de parler.

— En somme, pas de métier avouable ?

— Je suis dans l'industrie.

— Comme chevalier sans doute.

— Je représente une marque d'automobiles.

— Et cela vous rapporte ?

— Je me débrouille.

— C'est ce que je constate. Vous vous débrouillez si bien que vous vendez deux fois la même voiture.

— Elle plaisait aux deux acheteurs, qui n'en voulaient pas d'autre.

Le président n'attendait certes pas cette réplique, car elle le laisse la bouche ouverte.

Le magistrat soupire et reprend :

— Vous vivez surtout des femmes.

L'épouse d'un gros commerçant du centre parisien vous verse des mensualités.

— Ce n'est pas un crime ça.

— Vous trouvez ? Ah ! oui, comme les autos que vous vendez, vous estimez qu'une femme peut appartenir à deux hommes, versant à l'un l'argent qu'elle reçoit de l'autre.

— Cette personne me prêtait de l'argent.

— Que vous lui rendiez ?

— Si j'avais pu lui en rendre, elle n'aurait pas eu à m'en être encore.

— Vous êtes d'une logique désarmante. Trois ans de prison.

Guérisseur

Un vieillard aux yeux malins ; la tête rasée et rougeaud du paysan normand.

« Exercice illégal de la médecine », dit l'acte d'accusation.

— Je donnais des conseils sur des médications que j'avais expérimentées, tente de se justifier le guérisseur.

— Mais ces conseils, on vous les payait ?

— Oui, mais seulement si l'on était guéri. Ce n'était donc pas malhonnête.

— Vous n'avez pas le droit...

— Je n'ai pas le droit de guérir mes semblables ? C'est de l'humanité pourtant.

— Vous ne les guérissez pas. Ils avaient l'illusion d'être guéris par vos soins.

— Vous ne diriez pas ça si je vous soignais.

On rit, mais le président n'est pas ce matin d'humeur à plaisanter. Il menace de faire évacuer la salle.

Le guérisseur trouve un nouveau moyen de défense :

— Je guéris avec des plantes. Ce n'est pas méchant, des plantes.

— Aussi, riposte le président qui a retrouvé sa bonne humeur, ce ne sont pas les plantes qui seront condamnées.

— Ni les clients de mon client, intervient le défenseur du guérisseur.

On joue sur les mots. Finalement, une forte amende et quelques mois de prison avec sursis sont infligés au guérisseur dont on n'arrive pas à établir s'il touchait ou non des honoraires.

— On me faisait parfois des cadeaux, dit-il. Les cadeaux ça ne regarde personne.

Il vient de voir que ça regardait tout de même un peu la Justice.

L'agent insulté

On ne plaisante pas aujourd'hui, le cas est grave.

Ce garçon épicier a insulté un sergent de ville.

L'insulteur était monté sur un triporteur. Un agent — qui était du service de la circulation — leva son bâton. Le petit véhicule lancé ne s'arrêta pas.

Coup de sifflet. Fuite éperdue du délinquant. Mais un autre agent, un cycliste, survint qui barra la route au fuyard.

L'agent cycliste fut assez brutal — les témoins le diront — et le garçon épicier le traita de « vaches à roulettes ».

— Pourquoi avez-vous traité l'agent de « vaches à roulettes » ? demande le président.

Et, simplement, l'épicier explique :

— « Vache », c'est comme ça qu'on appelle les flics. On dit « vache à roulettes » quand il est question d'un agent cycliste.

— Mais ce n'est pas ce que je vous demande ! gronde le président. Je sais bien ce que c'est qu'une vache à roulettes...

Je veux dire je connais depuis longtemps la signification de cette insulte. Je vous demande pourquoi vous vous êtes permis...

— Il me pinçait les bras au sang. J'étais énervé. Je regrette ce que j'ai dit. Je retire l'insulte. Tout ça ne serait pas arrivé si j'avais vu le signal de l'autre.

Le président, qui vient de consulter le dossier et n'a pas bien entendu le commencement de la phrase :

— Quel autre ?

— Eh bien, l'autre... comme celui que j'ai insulté... L'autre... sans roulettes !

C'est une explosion de gaieté qui vaut au délinquant une condamnation au minimum.

Le client entôleur

Lorsqu'une péripatéticienne du trottoir « lève » un client et qu'une plainte soit, ensuite, déposée pour entôlage, il est classique que ce soit le naïf qui ait constaté la disparition de son portefeuille ou de sa montre.

Cela — n'est-ce pas ? — se passe de commentaires !

Il arrive, parfois, que le contraire se produise. C'est-à-dire que ce soit le client qui entôle la femme !

Deux agents de police voyaient arriver, une nuit, à Nice, une fille qui les pria d'arrêter un ouvrier, lequel cherchait à se dissimuler derrière un arbre.

— Il m'a entôlé ! expliqua la demoiselle aux mœurs légères, une nommée Gabrielle Gautier.

Les agents ouvrirent des yeux stupéfaits. Néanmoins, ils arrêtèrent l'homme et le menèrent au commissariat.

Là, ce dernier déclara se nommer Louis Lanzi. Il commença par nier énergiquement. Mais après une fouille consciencieuse, on retrouva la montre de sa victime dans une de ses chaussures !

Alors, on le pressa de questions, et on s'aperçut que c'était un spécialiste de l'entôlage des filles publiques ! Était-ce pour venger les autres clients, ses frères ? Nul ne sait.

Toujours est-il que, précédemment, il avait volé le sac à main — après avoir acquitté le prix de l'heure passée avec la femme — d'une nommée Françoise Cerval. Ce n'est qu'après avoir ameuté tout l'hôtel par ses cris que la fille Cerval put rentrer en possession de son bien.

Le métier de fille publique devient de plus en plus difficile !

S'il faut maintenant se débiter de ses clients, il ne sera bientôt plus possible !

— Ce que les gens sont tout de même malhonnêtes ! remarqua la fille Gautier, lorsqu'elle reprit sa montre. Je ne mettrai plus de bijoux pour travailler. C'est trop dangereux. On ne sait plus à qui on a affaire !

LA VIE AMOUREUSE DE LANDRU



Landru, entre deux gendarmes, se rend placide à une des audiences du Palais de justice de Versailles. (Excelsior.)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Landru décidément ne s'arrêtera plus dans la voie du crime. Maintenant la fatale cordelette a étranglé M^{me} Collomb.

CHAPITRE XII

Infidèle à la mémoire de sa dernière victime, Landru retournait bientôt vers M^{me} Pascal qu'il aimait pour des raisons qui n'étaient pas uniquement utilitaires. Un bon hasard, ou plutôt une bonne fée, servait ce rapprochement.

Tandis qu'il faisait les cent pas dans la rue, en attendant que cette femme sortît de chez elle, il était reconnu, par la nièce de la dame, sur le simple portrait que celle-ci avait fait de lui. Cette jeune fille croyait faire œuvre pie en allant annoncer à sa tante, rongée par le mal d'amour, que l'oublié fiancé rôdait aux abords de son domicile. La nouvelle de cet événement laissait d'abord M^{me} Pascal incrédule. Sa nièce, ne connaissant pas l'homme aimé, s'était sans doute trompée. Puis une émotion l'étreignait, son cœur palpitait à grands coups dans sa poitrine, et elle devait s'asseoir. La nièce remarquait :

— A quoi bon te mettre dans un pareil état ? Regarde par la fenêtre, tu verras ce qu'il en est.

La tendre M^{me} Pascal suivait ce conseil. Elle se penchait au dehors et se sentait à nouveau suffoquée. Il était là, l'enjôleur qui savait si bien la faire vibrer, le magicien dont la présence donnait à sa vie terne des couleurs ardentes. Il était là le maître de sa pensée. Comme sa nièce demandait : « C'est bien lui, n'est-ce pas », elle faisait oui de la tête, puis, augmentant son trouble, murmurait :

— Descends dans la rue et prie-le de monter. La nièce obéissait, joignait Landru et lui disait simplement :

— M^{me} Pascal vous prie de monter la voir. Il avait un mouvement de surprise et de recul. Elle précisait :

— Je suis sa nièce. L'homme souriait et s'inclinait devant l'ambasadrice :

— Je vous suis, mademoiselle. Triomphante, la jeune fille gravissait allègrement l'escalier, ramenant l'infidèle au bercail.

M^{me} Pascal, les larmes aux yeux, l'attendait devant sa porte grande ouverte.

Avant de prononcer un seul mot, Landru se courbait comme un courtisan de grand siècle, prenait une main qu'on ne lui tendait pas et l'embrassait galamment.

— Entrez, monsieur, entrez, disait la jeune fille. M^{me} Pascal pénétrait dans sa salle à manger. Landru la suivait et refermait la porte derrière lui.

Les deux amants se considéraient en silence. Contrairement à l'attente de l'homme, la femme ne se répandait pas en récriminations. Elle murmurait au contraire :

— Mon chéri... mon chéri... j'avais bien cru ne jamais te revoir. Pourquoi m'avoir tant fait souffrir, méchant ? Quelles affreuses nuits j'ai passées ! Enfin, te voilà ! Dis-moi que tu m'aimes toujours, et tout est oublié.

Landru laissait couler ce flot de paroles sans l'interrompre, parce que sa connaissance des femmes lui avait appris depuis longtemps que la meilleure méthode, dans les heures de crise, était de les laisser parler à volonté. Quand elles s'étaient libérées de leur nervosité par le truchement des mots, elles devenaient plus maniables.

Il lui laissa donc le temps de souffler et de reprendre sa petite tirade, si elle le désirait, et ce ne fut que lorsque le silence pesa entre eux, — un silence dans lequel les yeux de M^{me} Pascal parlaient seuls, à la fois pleins d'amour et de reproche, — qu'il se décida à prendre la parole à son tour. Il gémit, d'un ton dont les inflexions câlines caressaient comme une musique céleste le tympan de l'énamourée.

— Mon amie, ma pauvre et chère et tendre amie, j'ai sans doute des reproches à me faire, et je m'en fais, crois-le bien. Mais n'en as-tu pas aussi ? N'as-tu pas, la première, manqué aux obligations de notre grand amour, d'abord en me quittant pour ce voyage qui m'a endeuillé l'âme, et ensuite en amenant avec toi un tiers dont la présence m'apparaissait comme insupportable ? Je t'aimais trop pour tolérer personne entre toi et moi.

— Mais, soupira-t-elle, c'est de l'enfantillage. Tu sais bien que je t'adore, Emile. Je suis toute pleine de toi. Je n'ai fait ce voyage que parce que la nécessité m'y a contrainte, et je n'ai ramené ma nièce que parce que je ne pouvais pas faire autrement. Pourquoi m'avoir boudée ainsi, pourquoi m'avoir tant fait souffrir. Ah ! vraiment, je ne te croyais pas le cœur si dur !

— Ne comprends-tu pas, reprit Landru avec fougue, que c'est précisément parce que je t'aime d'une manière exclusive, d'un amour qui me possède tout entier, que je me suis montré si ombreux ? Ton départ m'est apparu comme une désertion, comme une trahison, et j'ai cru, quand tu as amené ta nièce avec toi, que tu voulais mettre une sorte d'obstacle entre nous.

— Fou, grand fou ! s'exclama M^{me} Pascal, qui maintenant riait à travers ses larmes.

Landru lui tendait les bras. Elle y tomba en sanglotant d'amour.

La soirée et la nuit qui suivirent cette scène de réconciliation, pimentées et exaltées par la terreur qu'elle avait eue de le perdre, furent vraiment délirantes pour elle. Lui continua à se montrer égal à son rôle, avec d'autant moins d'effort, d'ailleurs, que sa maîtresse le possédait temporairement, parce que le charme de son physique opérait.

Et l'idylle recommença. Il revenait maintenant chaque jour, apportant de menus cadeaux : brioches, biscuits, oranges, fleurs, etc.

L'amour de M^{me} Pascal devenait si grand, qu'il lui semblait par instants toucher à l'infini. Rien d'autre n'existait plus pour elle. Ce fut à ce moment qu'avec l'inconstance et le sans-gêne qui caractérisent les femmes possédées par l'amour, elle brisa les liens qui l'attachaient encore à son ancien amant mobilisé, et lui signifia son congé, en précisant qu'elle allait se remarier.

Un amour si exclusif n'eut pourtant pas droit à l'exclusivité. Landru, en dehors des heures qu'il consacrait à sa maîtresse, revit M^{me} Buisson. Pour la tenir en haleine, il lui offrit quelques cadeaux, une broche en or avec perle, puis une montre de femme en or avec sautoir. Pour leur donner plus de prix, il affirma que ces bijoux venaient de sa mère.

Bientôt ces deux liaisons, menées de front, ne lui suffirent plus. Il voulut corser son programme et, le 28 février 1917, il fit paraître dans la Presse l'annonce suivante :

Monsieur, 46 ans, situation indépendante, bonne instruction et éducation, désire connaître pour mariage femme d'intérieur, âge et situation en rapport.
Guillet. Bureau 68.

Une quantité de réponses lui parvinrent. Il procéda comme d'habitude au tri de cette correspondance, fixa des rendez-vous, et connut ainsi un assez grand nombre de femmes, dont beaucoup furent écartées par lui de prime abord. Une institutrice, qui avait des filles, ne l'intéressa pas au

delà d'un premier rendez-vous : il ne se sentait aucun goût à être beau-père. Il correspondit, par contre, assez régulièrement, pendant trois mois, avec une cartomancienne, que sa science divinatoire n'avertit pas tout d'abord, mais qui s'aperçut à la longue qu'elle avait affaire, suivant sa propre expression, « à un flibustier qui n'avait que des histoires abracadabrantes à raconter ».

Il connut aussi une divorcée, dépourvue de ressources, à laquelle il signifia, le soir même de leur première entrevue, qu'elle n'avait pas à espérer qu'il pût donner suite à cette rencontre. Il connut enfin — et ce fut plus sérieux, parce que celle-là, si elle n'était pas argentée, était du moins gentille — une dame P..., dite Suzanne, qui avait répondu à son annonce :

« Votre histoire de mariage ne prend pas. Je lis à travers les lignes. Ce que vous cherchez, c'est une petite amie. Je pourrais peut-être faire votre affaire, parce que je vois là un moyen d'améliorer ma situation pécuniaire. »

Ce tranquille cynisme n'ayant pas effrayé Landru, il voulut connaître l'épistolière et lui donna rendez-vous. Elle ne fut pas, lors de cette rencontre, beaucoup plus sincère que lui-même. Elle se dit veuve, alors qu'elle était mariée, et avoua deux enfants, alors qu'elle en avait trois.

Landru, sur lequel son charme avait produit une certaine impression, lui écrivit par la suite : « qu'il avait une fortune susceptible de rendre une femme heureuse, et même de la gâter ».

Touchée par cet argument utilitaire, la dame accepta un nouveau rendez-vous, au cours duquel Landru lui raconta qu'il était réfugié de Rocroy, où il avait une usine, et qu'il exploitait actuellement une industrie à Saint-Ouen. Ayant jugé le personnage de plus en plus intéressant, la dame accepta des rendez-vous journaliers et, après un mois de fréquentation platonique, consentit à l'accompagner dans une chambre qu'il occupait 32, rue de Maubeuge, où elle devint sa maîtresse.

En somme, cette annonce avait, si l'on peut dire, beaucoup donné au point de vue quantité, mais pas au point de vue qualité, c'est-à-dire du côté pratique. Elle ne lui avait fait faire la connaissance d'aucune femme dont il pût espérer tirer d'appréciables bénéfices.

Il s'en rendit compte immédiatement. Pour ne pas perdre son temps, il fit paraître, le 9 mars 1917, dans l'Écho de Paris, une nouvelle annonce ainsi conçue :

Monsieur, 50 ans, veuf depuis longtemps, sans enfant, ayant instruction et éducation, économies vingt mille francs et bonne situation, épouserait dame en rapport.

Deroy, Bureau 26.

Il avait choisi, cette fois, l'Écho de Paris, parce qu'il espérait trouver parmi ses lectrices une clientèle plus distinguée et surtout plus argentée.

Cette annonce fit, en effet, tomber dans ses filets une dame Jaume, issue d'une bonne famille bourgeoise, mais qui s'était mésallée contre la volonté de ses siens en épousant un personnage qui l'avait complètement abandonnée par la suite et avec lequel elle plaçait en divorce.

Elle était dans une situation pécuniaire très modeste, travaillait chez une modiste pour assurer son existence, habitait un logement misérable, mangeait le plus souvent dans une soupe populaire, mais possédait cependant encore quatre mille francs de titres, reliquat de sa fortune. Bien qu'elle ne fût pas encore libre et fût tourmentée par l'idée qu'elle ne pourrait pas se remarier à l'église, elle faisait cependant des démarches pour découvrir un mari.

Elle répondit donc à l'auteur de l'annonce, en lui donnant seulement son nom de jeune fille, Louise Barthélemy, et la pria de lui écrire au magasin où elle travaillait.

Landru lui donna rendez-vous, se rendit compte immédiatement qu'il n'avait pas encore découvert la fine affaire et, tout en continuant à entretenir des relations espacées avec sa correspondante, — dont les quatre mille francs pouvaient, pensait-il, lui être utiles un jour ou l'autre, — chercha ailleurs.

La même annonce lui avait procuré une réponse d'une dame R..., avec laquelle il commença à entretenir une correspondance, parce qu'elle lui plaisait assez et qu'il dépeignait ainsi sur son carnet :

« Quarante ans, veuve, gentille. »

Il pensait à se l'attacher, plus pour le plaisir que pour l'intérêt, quand le hasard lui fournit une nouvelle aventure, qui passa au premier plan de ses préoccupations.

C'était par une de ces journées de début de mars, qui ne sont pas encore printanières, mais qui déjà annoncent la belle saison.

Landru montait la rue de Belleville sur le trottoir de droite, qui était un peu moins encombré que

l'autre. Il arrivait à la hauteur de la rue Piat, lorsqu'un bolide se jeta brusquement dans ses jambes, ou plutôt dans ses bras, car il dut les ouvrir pour empêcher ledit bolide, lancé à toute vitesse, de s'aplatir sur le sol. En vérité, bien que le choc eût été assez violent, il ne lui était pas désagréable, car le projectile vivant était une petite jeune fille, de corpulence moyenne, au visage plein, au teint basané, aux yeux rieurs, à la bouche fraîche. Un nez aux narines légèrement relevées donnait à sa physionomie un air gavroche.

— Ben ! mon vieux, sans vous j'étais par terre.
— Je suis enchanté, mademoiselle, de vous avoir épargné une chute, répondit Landru.

Il souriait en même temps de la manière la plus engageante.

— Ma foi ! fit-elle, vous n'êtes pas mauvais diable. Il y en a qui se fâcheraient à votre place. Les gens sont si grincheux !

— Je vous affirme, mademoiselle, que je n'appartiens pas à cette catégorie. Je déteste les gens mal gracieux, et j'aime à obliger mon prochain.

— Alors, comme ça, dit-elle en riant et en montrant des dents d'une blancheur éclatante, je suis votre prochain ? Je croirais plutôt que je suis votre prochaine.

Landru rit ; elle rit ; tous deux rirent. La connaissance était faite.

— Voulez-vous me permettre, dit le galant Céladon, de vous offrir quelque chose ? L'émotion a dû vous donner soif.

— Ça m'ennuie de vous refuser, mais ma patronne m'attend. Elle m'a envoyée faire ses commissions. C'est une vieille rombière assez grincheuse.

— Oh ! vous avez bien cinq minutes, fit Landru.
— Tout de même !

Un instant plus tard, attablés devant des cafés crème, Landru et sa nouvelle connaissance, M^{lle} Babelay, bavardaient comme deux vieux amis.

Il la regardait avec d'autant plus d'attention que si elle n'était pas vraiment belle fille, elle avait la beauté du diable et le charme d'un titi parisien. Elle riait et plaisantait sans discontinuer. A la fois goguenarde et bonne enfant, elle tenait des propos qui tantôt lui faisaient espérer qu'elle était d'une conquête facile, et tantôt le faisaient retomber du septième ciel. Comme il lui prodiguait des compliments, elle dit sans ambages :

— Vous m'avez l'air d'aimer les fruits verts, mon vieux. Ce n'est pourtant plus de votre âge.

Ce propos dénué de tact était accompagné d'un si joli sourire, que Landru ne s'en formalisa pas. Il répondit gaiement :

— J'en ai trop, et vous n'en avez pas assez. Avec les deux, on pourrait peut-être faire un assez bon mélange. Vous ne savez pas, ma petite fille, que les jeunes hommes ne s'attachent pas aux femmes comme ceux qui vieillissent et qu'en général ils manquent de ce qui est indispensable à faire leur bonheur, c'est-à-dire d'argent. Croyez-moi, une jeune fille qui a la chance d'épouser un homme de mon âge, ayant une bonne situation, fait toujours une brillante affaire. Elle peut avoir tout ce qu'elle désire ; au lieu de travailler, elle se repose et fait travailler les autres. Tenez, malgré les propos un peu salés que vous m'avez envoyés, vous m'êtes très sympathique. Je suis seul et j'avoue que je prendrais volontiers pour femme une fille comme vous, gentille, gaie et amusante. Vous seriez heureuse comme une reine, je contenterais tous vos caprices, et au lieu de servir les autres, vous seriez servie. Ça ne vous dit rien ? Vous avez tort, d'autant qu'il y a dans notre rencontre la main de Dieu, puisque vous êtes venue, sans le vouloir, tomber dans mes bras.

Il s'arrêta. La jeune fille superstitieuse, sur laquelle son dernier argument avait porté peut-être plus que tous les autres, semblait réfléchir.

— Eh bien, dit Landru, mettons que je n'aie rien dit. Nous pouvons toujours nous revoir, cela n'engage à rien. Voulez-vous que je vous offre le cinéma ?
— Je veux bien.
— Quand ?
— Ce soir, si vous voulez.

Le soir, dans un grand cinéma de la rue de Belleville, tandis que l'ombre noyait la salle, Landru enlaçait tendrement sa jeune compagne.

Le charme de sa parole opérait. Il faisait entrevoir à la petite boniche un avenir si paradisiaque, que malgré ses réventions pour les vieux, comme elle disait, elle commençait à accepter l'idée d'abandonner son rôle de servante, pour devenir une dame.

Le lendemain même, qui était un dimanche, elle allait rendre visite à sa mère et lui déclarait qu'elle ne songeait plus à se marier avec son ami d'enfance, qui était soldat, parce qu'elle avait trouvé une autre situation, bien autrement intéressante. Le surlendemain, elle annonçait à sa patronne qu'elle quittait son service, parce qu'elle allait se marier avec un monsieur très bien.

Celle-ci, quelque peu interloquée par cette décision soudaine, lui répondit qu'elle était peut-être imprudente à s'engager ainsi à la légère, et qu'il vaudrait mieux qu'elle prit des renseignements sur son fiancé avant d'aller plus loin. Elle répondit qu'elle savait ce qu'elle avait à faire, ajouta qu'elle se chargeait de faire marcher le vieux, et annonçait qu'elle viendrait bientôt, en automobile, rendre visite à sa maîtresse.

Quelques heures plus tard, elle suivait Landru dans la chambre qu'il occupait rue de Maubeuge. Il la présentait à sa logeuse comme étant sa nièce.

Le lendemain, M^{lle} Babelay envoyait un pneu-



M^{lle} Andrée Babelay, la plus jeune des victimes du Barbe-Bleue de Gambais.

matique à sa mère pour la prévenir qu'elle avait quitté son emploi et accepté un remplacement provisoire à la campagne, où elle devait partir le jour même. Elle ajoutait qu'elle l'embrassait de tout son cœur ainsi que ses deux sœurs. En réalité elle n'était pas encore partie, puisque, le soir, elle passait la soirée avec Landru au Petit Casino. Une semaine encore s'écoulait à Paris, où Landru promenait sa nouvelle conquête, et le 20 mars, tous deux partaient pour Gambais.

Le soleil commençait à sourire sur le jardin. Andrée Babelay s'enthousiasmait, comme toutes celles qui l'avaient précédée, du petit coin de campagne où l'avait amenée son amant, s'essayait au jardinage, montait à bicyclette en culotte courte, et jouait à la dame.

Landru ne se reconnaissait plus. Débonnaire et souriant, il regardait la jeune Andrée transformer sa jupe en culotte, enfourcher sa bicyclette d'homme, et se livrer dans le jardin à des essais d'équilibre aussi malhabiles qu'osés.

Ses premières tentatives étaient si peu calculées, qu'elle fonçait devant elle avec assurance, pour choir au bout de quelques mètres sur le sol.

Landru, devenu vraiment un rigolo, s'en tenait les côtes.

Une ombre passa pourtant sur son visage le jour suivant, quand Andrée Babelay, ayant acquis la notion de l'équilibre, se lança à son insu sur la route à corps perdu.

Il bougonna :
— Cette petite dinde avait bien besoin, vraiment, de faire remarquer ma maison ! Je vais être obligé de faire une tournée dans le village, pour expliquer que j'héberge une nièce turbulente qui me donne bien du tintouin.

Andrée Babelay n'était pas revenue immédiatement recevoir la mercuriale que lui destinait Landru. Grisée par la vitesse, elle s'était attardée à l'extérieur, dans un besoin de liberté, et n'était rentrée au bercail qu'à la nuit tombante.

Landru, qui commençait à s'inquiéter et à se demander si sa pigeonne n'avait pas tout de bon fui à tire-d'aile, l'avait accueillie avec des observations dont le ton attendri tempérait la sévérité. Pourquoi l'avait-elle plongé dans l'inquiétude ?

Elle était si drôle et si aguichante, avec son visage dont la course avait avivé les couleurs et l'éclat, que Landru, totalement désarmé, avait murmuré :

— Bon, bon ! cela va ! Viens m'embrasser.

Elle ne s'était pas trop fait prier, et la paix avait été scellée dans un baiser.

Elle appelait maintenant Landru Lulu. A vrai dire, elle n'avait pas la bosse du respect, et si elle amusait souvent son amant par son irrévérence, elle le choquait aussi parfois, car il était habitué à ce que ses maîtresses lui témoignassent plus d'égards.

Cependant, son jeune rire et sa turbulence emplissaient tellement la maison, qu'il supportait parfaitement ces petits inconvénients. Il se disait d'ailleurs sagement à lui-même :

— Celle-là n'est pas comme les autres. Tu as voulu un titi parisien, tu es servi. D'ailleurs, c'est une passade sans importance. Quand tu en auras assez, tu la liquideras en douceur et sans drame.

En la circonstance, il était mauvais prophète.

Il l'avait laissée seule dans la villa, le 11 avril, pour aller faire des courses à Paris.

Elle l'avait accompagné jusqu'au seuil. Puis elle était rentrée dans la maison. Plongée au fond d'un fauteuil d'osier, elle rêvassa, puis s'ennuya et commença à tourner dans la maison comme un petit fauve en cage.

— Que je me barbe, Dieu, que je me barbe !

« Avec tout ça, je n'ai pas jusqu'ici gagné beaucoup au change. Lucien m'adore, ou il dit qu'il m'adore, et je veux bien le croire. Mais ça ne me rapporte pas bezef. En attendant la belle situation qu'il m'a promise et qu'il me donnera sans doute, car il est chipé, je croque le marmot. Je ne serais pas fâchée quand même de voir ses promesses se réa-

liser. Il est dur à la détente et il y a des jours où je me demande si j'en tirerai bien tout ce que j'espère. Et si j'allais être volée ? Il est de fait que je ne sais de lui que ce qu'il m'en a dit lui-même. Ce n'est pas beaucoup. Pardieu ! si je profitais de son absence pour me renseigner ? J'ai tout le temps, il ne rentrera pas de bonne heure.

Ayant dit, Andrée Babelay s'était mise à fureter dans la maison. Tout d'abord, elle avait porté ses recherches vers un cabinet noir, où de vieilles malles étaient empilées les unes sur les autres, les avait sans vergogne tirées hors du lieu où elles somnolaient et en avait commencé l'inventaire. La première n'était pas fermée. Elle ne contenait que des vêtements appartenant à Landru. Andrée en avait fouillé les poches, sans résultat. La seconde, qui était soigneusement bouclée, mais n'était pas fermée à clef, était pleine jusqu'aux bords de linge de femme. La curieuse avait sorti tout cela pour l'examiner. Aucune des pièces qu'enfermait la malle ne l'avait tentée, car c'était du linge de corps très ordinaire. Elle allait refermer la malle, après avoir murmuré :

— Ça doit être les fringues de sa défunte, quand elle avait remarqué tout à coup que ce linge avait certainement appartenu à des femmes de corpulence différente, les unes maigres, les autres grasses et d'autres entre les deux. Ayant poussé plus loin son examen, elle avait constaté avec stupeur que toutes ces pièces de linge portaient cinq ou six initiales différentes et s'était fait à elle-même cette réflexion :

— Il a dû en avoir des foules, pour qu'il traîne ici des frusques ayant appartenu à tant de femmes. Je crains fort de n'être moi aussi qu'une passante. Si j'en veux tirer quelque chose, je crois qu'il est grand temps. Voyons, si je ne ferai pas d'autres découvertes intéressantes.

Il ne restait plus dans le cabinet noir qu'une petite cantine fermée à clef.

Andrée était restée pendant quelques instants en arrêt devant cette boîte mystérieuse dont elle ne possédait pas la clef. Puis la curiosité l'emporta, et s'armant alors d'un tisonnier, elle avait sans hésiter forcé la serrure de la cantine.

La malle ouverte béait maintenant devant elle. Elle ne contenait pas comme les autres des vêtements et du linge. Des papiers attachés par liasses l'emplissaient aux trois quarts, la partie supérieure étant occupée par un lot de lettres en désordre.

Andrée Babelay s'était précipitée sur la première venue comme sur une proie. A peine l'avait-elle parcourue, qu'un cri lui échappait :

— Ah ! le salaud ! Mais cette lettre est datée d'il y a huit jours ! Il me fait des serments d'amour et il correspond avec une autre ! Ah ! c'est du propre !... Il est vrai que ça m'a tout l'air d'une vieille niguedouille. Je t'en ficherais moi des déclarations, vieille passionnée ! Non, décidément, je n'ai pas lieu d'être jalouse.

Ayant rejeté la lettre, qui émanait de M^{me} Buisson, elle en avait pris une autre, où M^{me} Pascal exhalait sa mélancolie. La lecture d'une lettre de M^{me} Jaumé, qui se manifestait éperdue d'amour, acheva de l'enrager contre son volage amant. Elle s'affirma que s'il s'était jusqu'à présent payé les têtes de ses maîtresses, il ne s'offrirait pas la sienne. Pour achever de se documenter, elle se plongea dans l'examen des liasses qui garnissaient le fond de la malle et constata avec stupéfaction qu'il y avait là un véritable cimetière d'amour. Toutes ces liasses étaient constituées par la correspondance d'un nombre considérable de femmes.

Elle songea d'abord :

— Ah ! les gourdes, les gourdes !

Puis, faisant un juste retour sur elle-même, elle se jugea elle aussi sans indulgence :

— Quelle pochette j'ai fait !

Une rage d'avoir été dupée la possédait maintenant. Elle éparpillait sur le sol à coups de pieds rageurs les témoignages de tendresse. Au milieu de cette exécution, elle s'arrêta tout à coup, médusée, parce qu'elle venait d'apercevoir sur certaines enveloppes éparses des noms et des adresses différentes.

Elle lisait ces noms : Guillet, Fremy, Cuchet, un quatrième nom la frappait enfin : Landru.

Une lettre était incluse dans l'enveloppe sur laquelle figurait cette suscription. Andrée Babelay en prenait fiévreusement connaissance. Celle-là n'émanait pas d'une femme, mais d'un jeune homme. Un fils y disait à son père la situation précaire dans laquelle se trouvait sa mère, et l'adjurait de ne pas la laisser sans ressources.

Cette fois, murmura la jeune fille, c'est complet ! Il est marié et a abandonné sa femme et ses enfants. Ah ! c'est un bien joli coco ! Je crois vraiment qu'il ne me reste plus qu'à partir. Qu'est-ce que j'attends ! Il va en faire une tête, en rentrant, quand il constatera que l'oiseau est envolé. Ça sera sûrement rigolo.

Déjà elle se précipitait pour rassembler ses affaires, quand une autre idée traversa sa cervelle :

— Non, vraiment, ce n'était pas une vengeance suffisante que de s'évader. Ce triste sire avait besoin d'une leçon. Il fallait quelle la lui donnât. Il fallait surtout qu'elle se soulageât en lui crachant au visage, avec son mépris, tout ce qu'elle savait de lui. Comme elle jouirait de la tête qu'il ferait ! Ça serait sûrement une belle scène. Elle en riait par avance. Quelle déroute, mon empereur ! Oui, mais le bougre n'allait-il pas se fâcher ? Elle haussa les épaules à cette supposition et s'affirma à elle-même :

(Voir suite page 11.)

JEAN FABER.

Bloc-Notes de la Semaine



M^{me} Lourdaï a été assassinée à Clichy, chez elle, de 34 coups de couteau, par son neveu, Marcel Dupeyrat. Les agents emmènent le chien de la victime. (Henri Manuel.)



M. Edward I. Edwards, ancien sénateur américain, ancien gouverneur de New-Jersey, s'est suicidé. (Inter News.)



Marcel Dupeyrat, l'auteur de l'horrible crime de Clichy, après un très long interrogatoire, a dû avouer sa culpabilité. Il avait tué sa tante pour la voler. Voici le criminel (à gauche), et l'inspecteur principal Mareux (à droite). (Rap.)



M. Edward R. Litsinger qui, à Springfield, s'est fait voler 50 000 dollars dans une partie de cartes. Une femme est soupçonnée. (Inter News.)



Un petit navire, The Josephine K, parti du Canada et transportant du rhum pour le compte de bootleggers, a été capturé après un dur combat et conduit à New-York. Le capitaine du bateau a été tué. (Inter News.)



La police de New-York a arrêté cette femme, nommée Jean Marcelle, qui était vêtue d'habits masculins, ce qui est interdit aux Etats-Unis. (Inter-News.)



Georges Castaing, commis principal des P. T. T., qui a été arrêté pour vol de deux billets de 500 livres sterling contenus dans une lettre.



Le procès des auteurs du complot contre le maréchal Pilsudski a donné lieu en Pologne à des débats mouvementés. Au banc des accusés, de gauche à droite: Jagodzinski, Markowski, Dzielgietinski, Bialkowski, Trochimowicz. (Wide World.)



Malgré les efforts de cinq bandits qui travaillèrent pendant cinq heures, ce coffre-fort situé dans les bureaux de la Marine à New-York et contenant 86 000 dollars ne put être forcé. Un expert examine le coffre qui a si bien résisté à des engins perfectionnés. (I. G. P.)



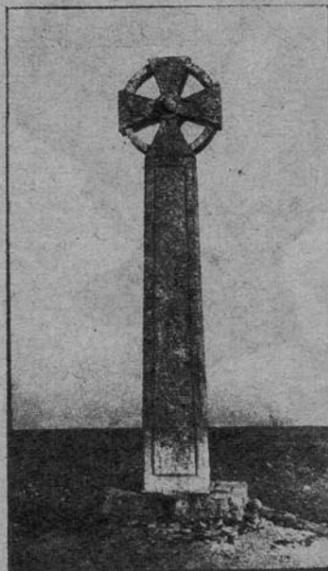
A. Van Dyck, qui a été assassiné à Anvers, M. Delhaye, le directeur des grands magasins « A l'Innovation », dont il était le secrétaire. (Wide World.)



Le mécanicien Oberjochner, dont le sang-froid a empêché l'attentat contre l'express Vienne-Paris de dégénérer en catastrophe. (Rap.)



James Maxon Junior (à droite) est accusé du meurtre de M. Paynter (soixante-treize ans). C'est son père (à gauche), l'évêque James Maxon, qui va le défendre devant le tribunal de New-York. (Inter News.)



Croix élevée à Hindea (pres Londres) sur l'emplacement où fut commis un crime analogue à celui de Rouse. Les trois assassins furent pendus à cet endroit précis. (I. G. P.)



Un policeman américain, George Brautigan, grâce à son courage, a pu arrêter à lui seul six membres de la terrible bande de « queenlunchroom ». Quatre de ces chenapans photographiés avant de monter dans le panier à salade. (I. G. P.)



La foule stationnant à l'entrée du tribunal de Northampton (Angleterre), où fut jugé le criminel Rouse, polygame qui a brûlé un homme dans son auto et a été condamné à mort. (I. G. P.)



Alphonse Van Loon, cambrioleur abattu à Anvers par un journaliste belge (W. W.)



Quarante-sept jeunes filles dévergondées mineures (quelques-unes avec leur enfant) de New-York ont été conduites dans un centre de réforme. (Inter News.)

Les fléaux Sociaux MARCHANDES D'AMOUR



Il y a quelques années, ces infortunées échouées dans un asile de nuit, étaient encore les « belles de trottoir » pomponnées, aguicheuses...

Et maintenant que nous avons vu les marchandes d'amour au travail, dans la rue, chez elles, dans les maisons closes, dans les maisons de rendez-vous ; maintenant que nous les avons suivies pour ainsi dire pas à pas, vivant une vie souvent mouvementée, presque toujours insouciance en apparence, des points d'interrogation se posent sous forme de conclusion :

— Que deviennent ces filles lorsqu'elles ont passé l'âge de se livrer à la prostitution ? Où échouent-elles, lamentables épaves de la société ? Où trouvent-elles le moyen de mourir autrement que de faim et de misère ?

Autant de questions difficiles à résoudre. Les données générales manquent, car je n'ai qu'une confiance très limitée dans les statistiques officielles. D'ailleurs, celles-ci n'intéressent que les filles soumises au contrôle de la police des mœurs. Les isolées insoumises — les plus nombreuses — échappent fatalement à ces statistiques. Dès lors, seuls des renseignements forcément incomplets ne peuvent nous éclairer comme nous le voudrions.

Toutefois une longue et patiente enquête auprès des « compétences » me permet, je crois, de serrer d'assez près la vérité. Ces « compétences », je tiens à le dire, sont : des hauts fonctionnaires de la Préfecture de police, des médecins qui visitent habituellement les prostituées et les soignent, des personnes bienfaisantes qui s'occupent d'elles et tentent de les arracher au trottoir, des membres du personnel dirigeant de la prison de Saint-Lazare et de son infirmerie, enfin tous ceux qui, d'une façon directe ou indirecte, sont, en raison de leur situation, à même d'étudier ces femmes, de les suivre dans leur existence tourmentée ; en un mot, de les connaître mieux que le premier venu.

Il résulte de ces consultations que le sort définitif des marchandes d'amour varie suivant le genre de la fille, suivant la « classe » à laquelle elle appartient et suivant une quantité de circonstances personnelles.

Si l'on devait s'en rapporter aux statistiques, on constaterait que, pour les soumises inscrites, les filles rayées des contrôles de la Préfecture de police sont en moyenne d'un millier par an, soit 8 par décès, 110 par décision du Bureau des mœurs, 30 par suite de mariage et 852 disparues.

Les 110 filles rayées des registres par décision ont pu prouver qu'elles étaient rentrées dans le droit chemin et qu'elles avaient abandonné le trottoir, la maison close ou la maison de rendez-vous pour l'usine ou l'a-

Cette ancienne « belle de nuit » est devenue chiffonnière. Elle ne regrette pas trop le passé.

telier. Le sort de celles-ci est indiqué, bien que, parfois, des anciennes soumises ne persévèrent pas toujours. Après un an ou deux de vie relativement honnête, elles reparaissent au service des mœurs et demandent à être inscrites de nouveau. Il paraît que c'est la minorité.

Quant aux 852 disparues, il en est parmi elles qui ont trouvé des ressources et n'ont pas jugé utile de solliciter leur radiation. D'autres, fatiguées du métier, sont rentrées chez leurs parents, le plus souvent de braves paysans qui les reçoivent à bras ouverts ; d'autres enfin sont parties en province ou à l'étranger, dans quelque maison close, soit pour remplir un emploi subalterne, comme fille de chambre, aide de cuisine ou simplement portière, si elles ont pris de l'âge, soit comme fille de salon, si elles sont encore jeunes.

On m'a cité le cas d'une prostituée qui, à quarante ans, après une vingtaine d'années de métier à Paris, se fit embaucher dans une maison close de Lyon, où, après avoir brillé pendant quelque temps au salon, devint sous-maitresse, puis fut reléguée aux cuisines ; aujourd'hui, elle ouvre la porte aux clients. Elle a soixante-cinq ans et, depuis un quart de siècle, elle n'est pas sortie ; la ville de Lyon lui est totalement inconnue. Cette vieille prostituée mourra en recevant un client « avec le sourire ». Le sourire professionnel.

Un autre cas typique est celui de cette fille ponctuelle et travailleuse qui faisait partie d'une maison de rendez-vous de la rue Laferrière. Là, elle ne restait jamais inoccupée ; entre deux passes, elle faisait de la broderie

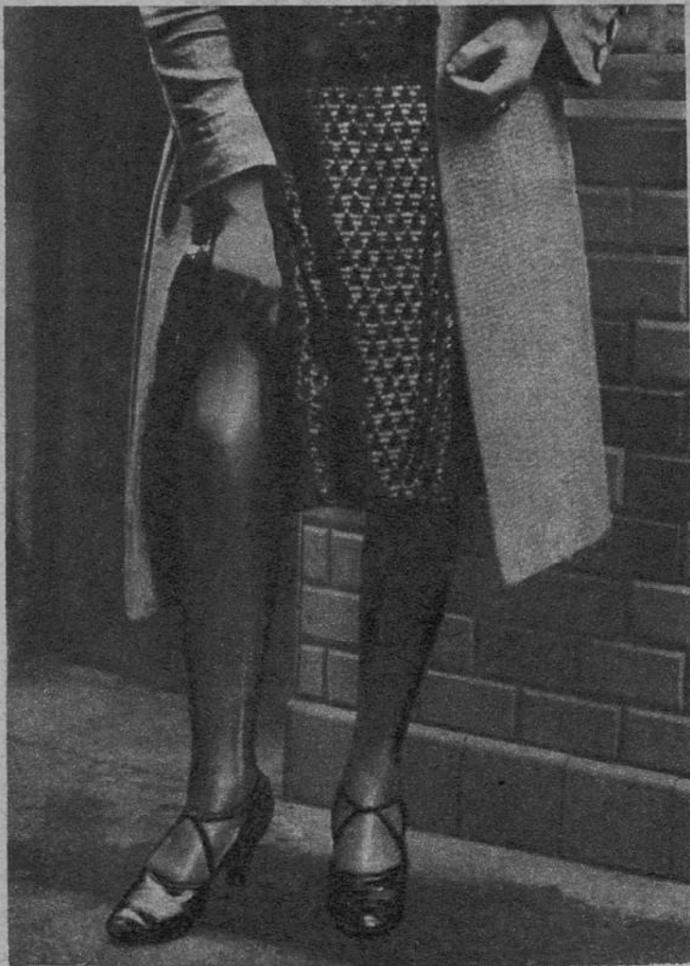
Au-dessous : En vieillissant, l'ancienne fille a renoncé à la coquette... elle vit comme elle peut de la charité publique.



Quel sort lamentable attend cette prostituée de la rue du Cygne ? (Wide World.)



LA FIN D'UN TRISTE MÉTIER



Geste classique d'une fille qui enferme sa « recette » dans un de ses bas. (Wide World.)

pour le compte d'une importante maison de blanc du quartier de l'Opéra. Elle gagnait ainsi plus de 300 francs par semaine, qu'elle plaçait ponctuellement au Crédit foncier, car elle habitait avec un machiniste de théâtre, dont les salaires étaient également très appréciables.

Il y a trois mois, cette femme quitta Paris ; elle avait une petite fortune. Elle s'est mariée avec son compagnon et tous deux se sont retirés dans leur pays, où ils jouissent, sans doute, de la considération générale.

On peut assurer sans crainte de se tromper que le nombre des prostituées qui finissent ainsi leurs jours est fort limité. Il est plus commun, lorsqu'elles possèdent quelques sous, de les voir s'établir écailleuses, marchandes des quatre saisons ou marchandes à la toilette. Quelques-unes de la même classe, mais moins fortunées, parviennent à se placer comme domestiques, leur premier métier ; on les trouve principalement dans les gargotes des faubourgs ou chez les débitants qui fourmillent aux abords des anciennes fortifications.

On assure que beaucoup de vieilles prostituées qui n'ont su prévoir les vieux jours se trouvent parmi les hospitalisées des asiles de retraite. Dans quelles proportions y sont-elles ? Personne n'a pu me le dire d'une façon positive.

J'ai appris seulement que quelques-unes de ces femmes, réduites à la plus affreuse misère, vont demander comme une grâce d'être admises dans l'un ou l'autre de ces dépôts. Toutes cependant ne l'obtiennent pas.

Ces temps derniers, on a évoqué une ancienne « gloire parisienne » : celle qui fut « Casque d'Or », célèbre au début de ce siècle. A l'époque où les deux jeunes bandits Lecca et Manda se battirent pour ses beaux yeux et pour conquérir sa toison d'or, tous les journaux s'occupèrent de « Casque d'Or ». Des reporters l'interviewèrent, des fils de famille lui écrivirent des lettres d'amour, des industriels, des banquiers, lui firent des offres splendides qu'elle repoussa avec dédain.

Lecca, Manda et ceux de leur bande qu'un reporter facétieux du *Petit Parisien*, mon ami Victor Moris-Voillemier, avait baptisés les « Apaches de Belleville », comparurent devant la Cour d'assises de la Seine. Ce fut un procès retentissant. « Casque d'Or » comparut également et jura une fidélité éternelle à Manda. Les deux rivaux partirent, farouches, pour le bagne. Ils étaient condamnés à vingt ans et ne revinrent pas.

« Casque d'Or » se consola difficilement de son veuvage, mais il faut vivre, et elle devint la pensionnaire de maisons closes, où elle vieillit tout doucement. Elle aurait voulu faire du théâtre ou s'exhiber sur une scène de music-hall. Le Préfet de police s'y opposa :

— Non ! pas de piédestal pour elle, répondit-il.

De guerre lasse, l'ancienne reine des apaches se fit dompteuse, comme la Goulue, puis elle voyagea avec un prince russe qui l'emmena aux Indes. De retour à Paris, elle se maria et se rangea, c'est-à-dire que, sous le nom de Mélie, elle entra comme sous-maitresse dans une maison close de la rue des Rosiers.

Comme, dernièrement, un curieux qui l'avait reconnue lui demandait si elle regrettait le passé, « Casque d'Or » répondit :

— Une femme regrette toujours ses vingt ans. Mais sachez que je suis maintenant une bonne épouse et que mon mari et moi nous gagnons honnêtement notre vie.

L'histoire de cette vieille prostituée connue dans le quartier Montholon sous le sobriquet de la Nourrice est vraiment curieuse. La Nourrice ne fait plus qu'incidemment du service actif. Elle jouit d'une certaine aisance et possède une petite fortune qu'elle sait faire fructifier par des prêts rémunérateurs à ses jeunes camarades dans le besoin.

— Alors, la Nourrice fait de l'usure ? demandai-je à l'une de celles-ci, qui me renseignait.

— Non pas ; elle est très bonne fille ; elle ne prête pas à plus de 10 p. 100. C'est entendu : 5 francs prêtés lui rapportent 10 sous d'intérêts... par semaine.

— Jamais elle ne subit de pertes ?
— Jamais, car, entre nous, nous sommes honnêtes... Puis, faut-il vous le dire ? La Nourrice, malgré son bon cœur, ne pardonnerait pas à une femme de lui faire tort d'un sou. Son porte-monnaie serait fermé à tout jamais à celle qui n'aurait pas tenu ses engagements. Or, comme la Nourrice nous tire souvent d'embarras, nous la ménageons.

— Malgré cela, elle travaille encore... personnellement ?

— Elle a des amis qui savent où la trouver. Elle se contente de nous indiquer parfois un bon client ; alors, pour la récompenser, nous lui remettons une petite somme.

On se demande anxieusement si les filles, jeunes et vieilles, qui pratiquent pareil métier ne sont pas plus à plaindre qu'à blâmer, malgré tous leurs vices, car, par suite de quels drames ont-elles pu, le plus souvent, tomber si bas ?

On parle beaucoup de la mortalité précoce des filles d'amour. Les médecins chargés de leurs soins au dispensaire, dans les maisons, à Saint-Lazare, m'ont fourni à cet égard des renseignements assez contradictoires. Les uns assurent que les prostituées jouissent en général d'une santé robuste, qu'elles résistent à tout et que leur métier ne les fatigue pas. D'autres soutiennent, au contraire, qu'elles ne peuvent supporter longtemps l'exercice de ce métier et que la plupart d'entre elles meurent avant l'âge de quarante ans, voire même l'âge de trente ans.

Que conclure ? Les chiffres de la Préfecture vont nous donner un semblant de précision. De 1888 à 1905, sur une moyenne de filles inscrites s'élevant à 6 000 (je ne puis parler des insoumises, n'ayant aucune base à leur sujet), on n'a enregistré que 40 décès par an. De 1915 à 1930, la moyenne des filles en carte s'est abaissée à un peu plus de 5 000, exactement, en 1930, le chiffre dérisoire de 5 262, et les décès ont atteint une moyenne de 27.

D'où il semblerait que la prostitution est un métier que la mortalité ne frappe pas plus fortement que les autres. Mais, le plus souvent, et sauf de très rares exceptions, quelle vieillesse lamentable !

ARMAND VILLETTE.



Cette vieille paysanne d'un petit village lointain était, il y a quelques années, une habituée des bars montmartrois.



... Aujourd'hui, après avoir connu tant d'hommages, cette ancienne marchande d'amour est fille de service dans un modeste restaurant.

les mystères de Monte-Carlo

C'est dans son prochain numéro que
POLICE-MAGAZINE

commencera la publication d'une
Sensationnelle série d'articles.

Les Mystères de Monte-Carlo

Pour la première fois dans la
presse, les dessous de la roulette
seront courageusement révélés.

L'auteur de l'étude approfondie.

Les Mystères de Monte-Carlo
n'est autre que

M. BERKEL

qui, sur la scène de nombreux mu-
sic-halls, présente un numéro de
démonstration étonnant d'imprévu

M. BERKEL s'intitule

« L'Homme qui a vaincu la Roulette »

et *Police-Magazine* en
s'adressant à un homme tel que
lui, au courant de tout ce qui
se passe dans les salles de jeux
de Monte-Carlo, savait qu'il ne
pouvait trouver de « spécialiste »
mieux renseigné.

Au point de vue documentaire,

Les Mystères de Monte-Carlo

constituent une œuvre unique
dans son genre et qui fera parler
d'elle dans le monde entier.

Lisez donc à partir de la se-
maine prochaine :

Les Mystères de Monte-Carlo

DONT

POLICE-MAGAZINE

s'est réservé la primeur



Quand on visite une fumerie d'opium, on peut voir les préparations que subit une pipe, travail qui est assez compliqué. (S. G. P.)

LA DROGUE

Le fléau des bas-fonds américains

DEUXIÈME PARTIE

La brigade spéciale qui, à New-York, s'occupe de dépister les fumeurs d'opium et les fervents de la drogue fatale (morphine, cocaïne, héroïne) est centralisée au *Narcotic Bureau*. Les détectives sont soigneusement recrutés parmi les plus patients et les plus tenaces.

Il faut lutter de ruse, de persévérance et de volonté avec les intoxiqués, plus spécialement les jaunes, dont l'astuce dépasse tout ce que l'imagination peut échafauder.

La loi américaine — qui, ainsi que toutes les lois du monde, peut être tournée — dit textuellement ceci : « Il est interdit de fumer l'opium et de détenir des pipes à opium ».

Mais elle ne défend pas les petites lampes spéciales. Elle ne défend pas de se réunir dans des pièces basses, de s'y entasser jusqu'à donner des haut-le-cœur à tout arrivant du dehors, elle ne défend même pas aux adeptes de donner tous les signes extérieurs d'une récente inhalation.

Un policier peut pénétrer dans un de ces innombrables repaires de Chinatown. Il sait qu'il est dans une fumerie d'opium. Les divans bas sont encombrés. Des êtres humains — parfois à deux et trois à la fois — s'étalent et se vautrent comme des bêtes. Une odeur forte flotte dans l'air. L'atmosphère est presque opaque. La fumée de l'opium.

Il enjambra les Chinois qui sont étalés à même le sol, lorsqu'il n'y a plus de place sur les couches. Il ira droit au patron qui le regarde venir, un regard aigu filtrant entre ses paupières presque closes. Il jettera un coup d'œil circulaire et méprisant sur tout et sur tous. Mais s'il n'a pas trouvé d'opium, s'il n'a pas de pipes, il s'en ira bredouille. Il sait qu'à peine il aura franchi le seuil de l'immeuble, un boy arrivera en courant, dans la fumerie :

— Il est parti !

Et les pipes reviendront comme par enchantement... Et les boulettes noires grésilleront à nouveau à la flamme dansante des petites lampes...

Il s'agit de prendre les fumeurs en flagrant délit... Ou encore de trouver, comme nous l'avons expliqué, le corps du délit.

Trouverait-il des pipes dans un salon, dans une salle de bains, dans un appartement ordinaire, qu'il serait en droit d'en arrêter le locataire.

Loi bien imparfaite, qui laisse tant de coupables passer entre les mailles du filet !

Car, enfin, si un fuyard lançait son attirail par une quelconque fenêtre ouverte dans un rez-de-chaussée, au cours d'une poursuite dans la rue, et que, quelques heures plus tard, on trouvât des pipes chez un innocent, on l'arrêterait séance tenante, et il aurait fort à faire pour prouver que l'opium n'est pas sa passion.

Il y avait à East-Side une maison qui recevait régulièrement la visite de la police. Les perquisitions succédaient aux perquisitions, sans aucun résultat. Les détectives le savaient. C'était une fumerie. Mais impossible de pincer le tenancier. Ils restaient, parfois, des journées entières aux aguets dans l'immeuble même. Dès qu'un relent leur parvenait, ils se ruèrent :

— Cette fois, nous les tenons !...

Ils ne trouvaient rien. Pas le moindre grain, pas la moindre pipe. Et autour du mur, il y avait, sur des consoles, tout ce qu'il faut pour nettoyer des

pipes ! Les lampes brûlaient encore...

De temps à autre, un jaune moins abruti par la fumée se soulevait sur un coude et les observait fixement, avec son flegme oriental.

Que devenaient les ustensiles ?

Ils n'étaient pas jetés par les fenêtres. Les sentinelles postées dans la rue les auraient ramassés. A chaque fois, c'étaient des heures de recherches. On démontait des portes. On enlevait des lames de parquet.

On dégondait les fenêtres. On abattait même des murs mitoyens d'une pièce à l'autre.

Cette nuit-là, — ou plutôt ce matin-là, car les agents étaient entrés à minuit et demi et il était déjà cinq heures du matin, — le chef s'essuya le front et donna un ordre hargneux :

— Allons !... En route !... Rien à faire, ces diables jaunes nous ont eus une fois de plus.

Les hommes étaient tous las.

L'un des hommes, qui avait distraitemment ouvert un tiroir, poussa un soupir de soulagement et referma le meuble d'un geste brusque pour filer vers la porte. Mais le geste avait fait naître un petit bruit dans le tiroir, qui paraissait vide.

Mû par un réflexe professionnel, le policier le rouvrit et passa la main à l'intérieur jusqu'au fond. Un tout petit aimant et une pelote de ficelle. Au premier abord, cela n'avait aucune importance.

Il rejeta l'objet après l'avoir pris distraitemment en mains. Et il se retourna pour partir. Pourquoi eut-il l'idée de jeter un coup d'œil au plafond ? Lui-même ne saurait le dire.

Toujours est-il qu'il avisa un trou servant à recevoir le tuyau de poêle au haut de mur, et que, brus-

qu'il tomba directement. On l'entendit frapper le sol à une distance que le policier calcula avec surprise à niveau avec le plancher de la pièce. C'était bizarre en effet... Pourquoi un trou servant à recevoir un tuyau de poêle descendrait-il si bas ?...

Le policier promena son aimant quelques instants, dans tous les sens. Bientôt il sentit un léger contact. Il venait d'accrocher un objet métallique. Il tira. C'était un anneau. Mais au bout de cet anneau il y avait une cordelette, et au bout de cette cordelette un sac contenant la provision d'opium de la fumerie, ainsi qu'une quantité respectable de pipes.

La cheminée était fausse...

Ce procédé est, du reste, parmi les plus fréquemment employés par les Chinois.

Le *Narcotic Bureau* reçut un jour une dénonciation l'avertissant qu'une certaine maison était régulièrement convertie en fumerie d'opium à certains moments de la journée, et régulièrement toutes les nuits. Bonne aubaine...

Les policiers s'embusquèrent. Vers deux heures du matin, des ombres furtives se glissèrent silencieusement vers la porte. Deux coups appliqués de certaine façon, et l'huis s'ouvrait sans bruit, non sans que les arrivants eussent attendu patiemment que d'innombrables verrous fussent tirés.

Le chef de la petite troupe policière, William Harmon, l'un des plus fins limiers du *Narcotic Bureau*, murmura dans un souffle :

— Les canailles... Ils ont pris toutes leurs précautions... Rien à faire pour les prendre par surprise... Ils cadénassent la porte à chaque fois !...

Stanley, que tout le monde appelait *Stan*, un vieux routier, blanchi sous le harnais, proposa :

— On peut tenter une chose... Attendre qu'il y en ait un qui ressorte, et nous engouffrer avant qu'ils aient eu le temps de reboucler...

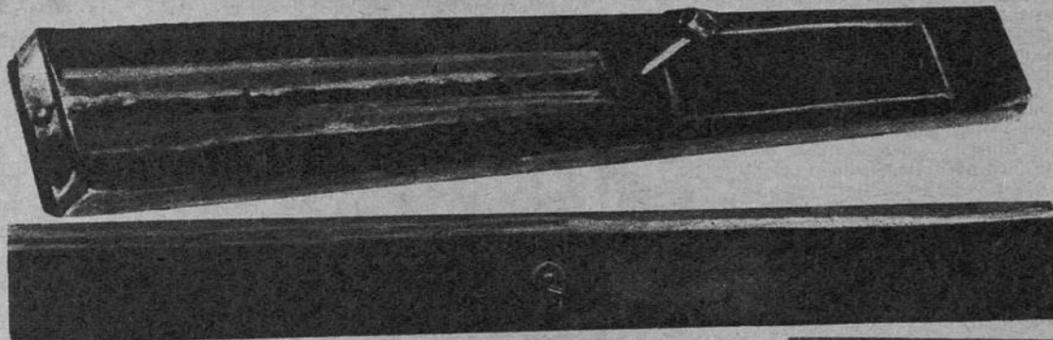
Vers deux heures du matin, l'hypothèse se réalisa.

Les hommes — ils étaient six — ne firent qu'un bond. Déjà, ils étaient dans la place.

Mais ils poussèrent un effroyable juron. Il y avait un long couloir. Au bout de ce couloir, une autre porte, solidement fermée, elle aussi.

Ils frappèrent, tempêtèrent, hurlèrent :

— Au nom de la loi !...



Partie du panneau d'une porte ingénieusement évidée, pour y cacher l'attirail d'une fumerie d'opium.

quement, de même qu'un voile se déchire, il se tint le raisonnement suivant :

— Voyons... Je ne compte plus les visites que j'ai faites ici... *Jamais*, au grand jamais, je n'y ai constaté du feu, en hiver, et par conséquent n'ai-je vu de poêle.

Il bondit sur une chaise. Il s'empara de l'aimant et le lança dans le trou, laissant filer la



Le profil et la face de Yuen Boo, alias Chin Dick Yun, alias Chin Young Ah Ko, surnommé « le Furet ». Il avait dressé un furet à apporter de sa propre cachette sa pipe et son opium. Il ne fut jamais pris en flagrant délit.



Collection de revolvers, couteaux, coups de poing américains, etc., confisqués par la police lors d'une rafle effectuée dans une fumerie de New-York.

Mais l'alarme était donnée. Quand ils furent parvenus au delà de cette seconde porte, solidement défendue par des barres de fer, et qu'ils pénétrèrent dans la fumerie, les pièces à conviction avaient disparu depuis longtemps.

Les Chinois étaient étendus pêle-mêle. Les détectives donnèrent des coups de pieds dans le tas.

De sourds grognements se firent entendre.
— On ne sortira pas de là-dedans avant d'avoir trouvé! annonça William Harmon.
— Entendu, chef... Mais ce sera long...
— Ce sera aussi long qu'il le faudra... J'ai juré de ne pas revenir bredouille.
La perquisition commença. Les policiers inspectèrent la pièce, centimètre par centimètre.

De temps à autre, une exclamation les groupait tous autour de celui qui avait cru trouver quelque chose. Mais, fausse alerte... Ce n'était rien. Il fallait recommencer à chercher...

L'un des Chinois était étalé sur le dos, les bras en croix. Le vieux Stan lui écrasa la main de sa lourde semelle, puis il fit un pas en avant. C'est alors qu'il trébucha sur ce qu'il prit, tout d'abord, pour un petit tas d'immondices.

Il lança un long jet de salive, de dégoût.
— Hé, chef! appela-t-il. Venez donc voir! Ce jaune qui était couché de tout son long sur des ordures!... Quelle race!

William s'approcha. Il regarda de plus près :
— Mais ce ne sont pas des ordures! s'exclama-t-il. C'est de la ficelle. Qu'est-ce que ce tas de ficelle vient faire ici, hein?

Il interrogeait le Chinois.
Ce dernier le fixa d'un regard de chat. Puis il baissa lentement les paupières. Il semblait à mille lieues de là. Il était inutile de chercher à obtenir le moindre renseignement de cette manière. Le chef le sentit. Il prit le tas de ficelle emmêlée et tira pour l'amener à lui. Il sentit une résistance.

— Cela colle, patron!... Cela colle au sol!... fit Stan. C'est pourquoi j'ai failli m'étaler quand j'ai trébuché là-dessus.

— Mais non, cela ne colle pas — répliqua Harmon. Mais c'est attaché, dirait-on?... Attends... On va voir.

Il s'accroupit et, posément, commença à enrôler le chanvre autour de son poignet. Quand il eut fini, il constata qu'une extrémité disparaissait dans le plancher, par une minuscule fissure, entre deux lames du parquet.

— Les ustensiles doivent être au bout! jubila Stan, qui avait participé à l'expédition où avait été découverte la fausse cheminée.

— Je ne crois pas... Comment veux-tu qu'on les remonte?... Non. Il doit y avoir autre chose. Examinons les lames du parquet.

Près de la porte, on trouva une cavité sous le plancher. Avidement, les policiers se penchèrent. Vide... La cavité était vide...

— Un instant, dit un autre policier, George Peel, qui avait eu l'idée de regarder sous les lames de bois, immédiatement au-dessus du trou. Voyez! Un crochet!... Le voici...

Il tira. Le crochet amena une ficelle. Aussitôt celle qui se trouvait au milieu de la pièce, devant le vieux Stan, commença à filer et à disparaître. George tira plus violemment.

Et tout l'attirail apparut aux yeux des policiers

qui exultaient :

— J'ai compris! s'exclama William Harmon. Ces bandits sont ingénieux en diable! Ils accrochent le sac aux pipes et à l'opium au tiers de la ficelle, environ, puis ils tirent le bout qui dépasse, là, au milieu de la pièce, jusqu'à ce que le tout vienne s'appliquer contre l'envers du parquet.

C'est d'autant plus fort que cela laisse le trou parfaitement vide, et qu'on pourrait croire à un nid de rats. Si Stan n'avait pas délogé le magot de dessus son tas de ficelle, nous en serions encore à lire la langue.

Harmon n'eut pas toujours le même succès dans toutes ses expéditions. Il fut tenu en échec, et il ne s'en consola jamais, par le fameux Yuen Boo qui possédait une fumerie d'opium confortablement installée.

Yuen Boo possédait un secret. Harmon n'en doutait pas. Mais lequel?

Ce ne fut que plus tard, bien plus tard, qu'il apprit, de la bouche même de Yuen Boo, comment ce dernier avait procédé.

Le Chinois avait vendu sa fumerie. Il avait acheté une villa dans les environs de New-York et fait savoir à Harmon que, désormais, il achetait, en même temps, une conduite. Harmon en avait douté tout d'abord. Mais la force des choses lui prouva le désir du jaune de se remettre dans le droit chemin.

Bien sûr... Après fortune faite.
Un jour, Yuen Boo invita Harmon à prendre une tasse de thé. Il le reçut fort amicalement.

Harmon s'assit dans un fauteuil à la soie brodée de dragons multiples et, tout en savourant le breuvage odorant, s'aventura à demander à son ennemi le secret de son immunité contre les raids.

Yuen Boo eut un sourire indéfinissable. Il ne répondit pas, mais siffla doucement à trois reprises.

Alors Harmon entendit comme un petit grattement et... il vit un furet sortir de dessous le meuble. La petite bête regarda son maître de ses yeux brillants d'intelligence, et Yuen Boo prononça une phrase rapide et gutturale en chinois.

Le furet disparut. Quelques instants plus tard, il revenait tirant, avec les dents, un sachet de soie dans lequel il y avait un brûle-parfum.

Yuen Boo montra de la main l'animal et l'objet.

— C'était votre furet? s'exclama le policier, interloqué. C'était cet infernal furet qui vous apportait votre sac à opium?

— Oui... prononça le Chinois.

— Mais alors?... Je comprends maintenant pourquoi vous avez surnommé *The Ferret* (Le Furet). J'avais toujours pensé que c'était pour votre rusé! Les Chinois savent garder leurs secrets!

Le plus fort est que Yuen Boo continua à fumer l'opium chez lui, en toute tranquillité.

Mais nous n'avons parlé, jusqu'à présent, que des Jaunes et de l'opium.

Voici une aventure qui prouve que la race blanche ne le cède en rien aux hommes aux yeux bri-

dés, quand il s'agit de défendre sa passion. Un indicateur pénétra en coup de vent dans le *Narcotic Bureau*. Il demanda à parler au chef :

— Voici! — dit-il d'une voix haletante. Les marchands d'héroïne viennent de recevoir un approvisionnement.

Le chef manda immédiatement Harmon et Stan.
— Carte blanche! dit-il. Allez-y!

Harmon savait où trouver les marchands de drogue. Ils se réunissent généralement dans une petite rue du quartier de Greenwich, et pendant que des guetteurs bénévoles postés à chaque bout de la voie signalent l'approche d'un uniforme, ils attendent les clients qui ne manqueront pas de les accoster. Tout ce monde se connaît.

De même que, pour la contrebande de l'alcool, chacun possède sa zone d'action, sur laquelle le camarade ne peut mettre la main sous peine de représailles, le marchand d'héroïne qui a l'habitude de vendre au « petit chauve » ou au « vieux barbu » ne s'aviserait pas de proposer sa poudre blanche à la petite girl de théâtre, qui a l'habitude de s'approvisionner chez un collègue.

— Bon, fit Harmon. Il faut prendre un acheteur en flagrant délit. Par lui, on remontera à la source. Mais s'agit pas de s'amener comme ça, au milieu des groupes. Attends... Une idée.

Il s'en fut à la douane du port. Il obtint, après une courte conférence avec le chef, qu'on lui prêtât un vieux camion de marchandises, un camion fermé.

Il était midi, quand, dans la fameuse rue « de la drogue », une voiture de livraison tirée par un vieux cheval s'arrêta paresseusement.

Le cocher monologuait, ou plutôt parlait à son animal.

— On va déjeuner, hein, vieux... Tiens... Voilà ton picotin... Quant à moi, je m'en vais me caler les joues dans un restaurant des environs.

Il lui attacha une musette pleine d'avoine autour de la tête et s'en alla tranquillement.

Dix minutes... Un quart d'heure... Une demi-heure... Il faisait chaud. La rue était déserte. Seul le cheval attelé à la voiture représentait l'élément vivant, visible. De dessous une porte cochère sortit un homme au regard furtif, aux gestes inquiets.

Il fit quelques pas, puis s'adossa au mur, à deux pas de la voiture. Il tira une cigarette de sa poche et l'alluma.

Bientôt apparut un autre personnage au bout de la rue. Il arriva lentement, semblant chercher quelqu'un. Il fixa longuement le fumeur, tout en approchant. En passant devant lui, il toussotta. L'autre changea de position et fit d'un air détaché :

— Hein?... Quelle chaleur! *Combien de degrés*, croyez-vous?... Le thermomètre doit être à blanc!

Aussitôt, le visage du second s'illumina, et il répondit avec un large sourire :

— Au moins un quart de plus!...

Puis il lui demanda du feu. Quiconque les aurait observés attentivement aurait remarqué que, cependant que le premier passait habilement un petit paquet dans la main de l'autre, le second glissait des banknotes.

Dans le camion, Harmon expliquait à Stan.
— Tu as compris?... Il vient d'acheter un quart d'once (un peu plus de sept grammes) de cocaïne ou d'héroïne. En tous cas de poudre blanche.

Hop! Stan... Réveille-toi... Tu vas sauter au collet du vendeur... Moi je me charge de l'autre.

Une minute plus tard, le marchand d'héroïne se voyait passer les menottes aux poignets sans avoir compris d'où jaillissait ce policier du diable!

De son côté, Harmon filait l'acheteur.

Malgré sa certitude de n'avoir été vu par personne, l'intoxiqué se retournait fréquemment pour voir s'il n'était pas suivi. Mais Harmon n'était pas un novice.

L'autre rentra chez lui, et dix minutes plus tard, Harmon frappait à la porte.

L'autre vint ouvrir. Il demanda, surpris :

— Vous désirez, monsieur?

Harmon, qui était en civil, écarta son veston, pour toute réponse. En voyant l'insigne de la police, son vis-à-vis eut un haut-le-corps. Mais il se remit. Un sourire fleurit même sur ses lèvres :



Lorsque fut votée par la chambre des représentants d'Amérique la loi décidant la création d'un organisme officiel destiné à poursuivre sévèrement le commerce des narcotiques, l'orateur William J. Sirovitch qui demandait le vote de la loi, fit voir à l'appui de son discours tout un attirail de fumerie. (Keystone.)

LA DROGUE

(Suite de la page 9.)

— Entrez, inspecteur, entrez !...
— Vous venez d'acheter de la drogue !...
— Moi?... Vous faites erreur !...
— Je vais fouiller votre appartement de fond en comble ! Tant pis pour vous !
— Fouillez, cher monsieur, fouillez !
Harmon n'était pas un novice, nous l'avons dit.

Il savait perquisitionner. Mais il ne trouva rien ! C'était absurde. Il avait pourtant vu, de ses propres yeux vu, s'effectuer la transaction.

La drogue était quelque part, que diable !

Il y avait des fioles, des récipients, des tas de récipients, mais tous vides?... Alors?...

Une idée !... Il avait peut-être déjà prisé son héroïne. Harmon renifla l'homme, sous le nez.

L'autre éclata de rire.

— Est-ce que j'ai l'air d'un intoxiqué ? Si j'avais pris de la drogue, je serais dans un autre état, croyez-moi !

— La fureur du policier allait crescendo, et l'attitude goguenarde de son interlocuteur n'était pas faite pour le calmer.

Il y avait quelque chose d'affolant dans cette inexplicable disparition.

— Je sais, — vous m'entendez ? — je sais que vous avez de la drogue, ici... Je la trouverai !

L'inculpé haussa les épaules et s'assit à califourchon sur une chaise.

Harmon recommença le tour de la pièce principale.

Il jeta, tour à tour, un coup d'œil sur chacun des objets. Ici, la table. Voici les chaises... Maintenant le buffet... Qu'y a-t-il sur ce buffet ? Voyons... Des assiettes, des couteaux, des fourchettes. Un pot à moutarde... Du poivre... Du sel.

Drôle de sel...

Hourrah !... Le SEL !...

Il empoigna brusquement la salière. Il prit une pincée de son contenu entre ses doigts.

De l'héroïne...

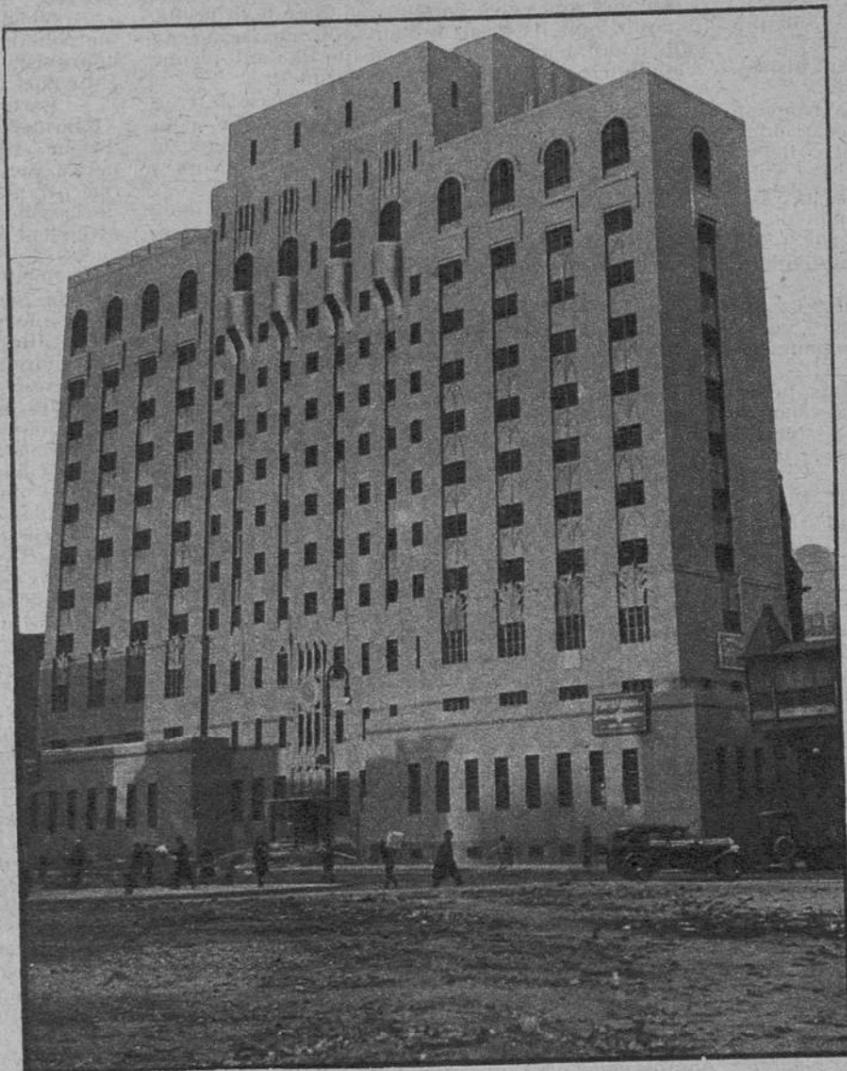
C'était de l'héroïne.

Il la cherchait depuis deux heures.

Depuis deux heures, elle était là,

à lui crever les yeux !

UNE PRISON DERNIER CRI



C'est une prison pour femmes qui vient d'être achevée à New-York même, au coin de Greenwich Avenue et de la Dixième rue.

Elle comporte 401 « pièces » (nous disons bien pièces et non « cellules »).

Cette construction possède douze étages et a coûté près de 2 millions de dollars à la ville (50 millions de francs). Les étages supérieurs sont convertis en salles d'hôpital (186 salles) comprenant tous les perfectionnements modernes (tables d'opérations, etc.). Notons également une terrasse pour bains de soleil.

Au troisième étage se trouve une chapelle pouvant contenir deux cents personnes. Elle est pourvue d'un orgue et d'emplacements spéciaux pour musiciens.

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX VERDICTS D'ACQUITTEMENT RENDUS PAR LES COURS D'ASSISES DEPUIS JANVIER 1930

1930

6 janvier. — A Paris, M. L. G..., qui abattit son rival, est acquitté.

17 janvier. — A Saintes, M. M. M..., qui tua sa fiancée, est acquitté.

18 janvier. — A Paris, M^{me} B... tire six balles sur son mari, qui reste paralysé. Elle est acquittée.

22 janvier. — A Evreux, M. L. A..., meurtrier de son rival est acquitté.

22 janvier. — A Douai, M. A. M..., qui tua sa fiancée, est acquitté.

28 janvier. — A Guéret, M. F. D..., qui abattit son fils d'un coup de fusil, est acquitté.

18 février. — A Laon, M. E. B..., qui tua son père, est acquitté.

7 avril. — A Paris, M. H. L..., qui tua son camarade, M. P. B..., est acquitté.

3 mai. — A Marseille, M. V. B..., qui tua d'un coup de couteau M. G..., qui lui devait 12 francs, est acquitté.

20 mai. — A Foix, M^{me} S..., qui tua son mari, est acquittée.

20 mai. — A Laon, M. L. T..., meurtrier de sa femme, est acquitté.

26 mai. — A Versailles, M. M..., qui tua M. T..., est acquitté.

4 juin. — A Paris, M. E. D..., qui, au cours d'une partie de cartes, tua son partenaire, M. F..., est acquitté.

21 juin. — A Paris, M^{me} V..., meurtrière de son mari, est acquittée.

30 juin. — Au Puy, M. P. B..., qui tua son fils, est acquitté.

1^{er} juillet. — Au Puy, les sœurs V... ont assommé et étouffé leur père, âgé de soixante-seize ans : l'une est acquittée, la seconde est condamnée à un an de prison.

22 juillet. — A Saint-Brieuc, M^{lle} E. L..., qui laissa mourir son dernier né sous un tas de paille, est acquittée.

29 juillet. — A Draguignan, M^{me} D..., qui vitriola un sous-officier et l'éborgna, est acquittée.

1^{er} août. — A Avignon, M^{me} A. H... et son fils, qui vitriolèrent M^{me} B... et lui brûlèrent les yeux, sont acquittés.

1^{er} octobre. — Au Mans, M^{me} B... qui avait tué deux de ses enfants, est acquittée.

3 octobre. — A Paris, M. C. W..., qui tua sa mère, est acquitté.

17 octobre. — A Paris, M. O..., qui tua M. C..., est acquitté.

24 octobre. — A Paris, M^{me} C..., qui tua son mari à coups de bouteille, est acquittée.

25 octobre. — A Aix-en-Provence, M. R..., qui tua sa femme, est acquitté.

19 novembre. — A Versailles, M. M. G..., qui tua son frère, est acquitté.

20 décembre. — A Paris, M^{lle} R. F..., qui tua son enfant, est acquittée.

1931

9 janvier. — A Paris, M. L. H..., qui tua son rival, est acquitté.

19 janvier. — M. G. T..., qui tua son fils, âgé de dix-neuf ans, pendant le sommeil de celui-ci, est acquitté.

Cet éloquent tableau a été publié par notre grand confrère *Excelsior*, qui connaît l'art de ramasser en des raccourcis saisissants les problèmes les plus graves. Pourrait-on, en effet, présenter d'une façon plus frappante la situation inquiétante, anormale qui résulte des décisions indulgentes trop fréquentes prises par les jurés. C'est dans l'absolution systématique du crime qu'il faut trouver la cause dominante de tant de forfaits et non pas dans la publicité que donne la presse à ces crimes pour informer le public et réclamer une répression sévère.

LA COLLECTION
" Les Grands Romans Filmés "

PUBLIE

Le Jocker

GRAND ROMAN POLICIER

PAR

P. GEORGES-LOUIS

D'APRÈS LE FILM DES

Exclusivités Jean de MERLY

INTERPRÉTÉ PAR

Marie BELL

Albert PRÉJEAN

ET

André ROANNE

10 000 lignes de texte
Nombreuses photos du film

TIRAGE DE LUXE

En vente partout : 3 fr. 50

Envoi franco contre la somme de 3 fr. 50 pour la France (Étr. 4 fr.), adressée à l'Administration de MON CINÉ, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e). (Aucun casé contre remboursement.)

AU SECOURS

Que cet homme soit
votre mentor et ami !

Lecture gratuite de votre vie !

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménage. Le Dr Cooper dit : L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait un mentor comme lui à ses côtés,

dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions et les chagrins accablants du passé. Il dit lui-même : Je serai dans votre vie, de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous ; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt. 3574, rue de Joncker, 41, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre de 1 fr. 50.



HABILLEZ - VOUS

SUR MESURE AVEC

10

MOIS DE CRÉDIT
CHEZ UN BON TAILLEUR

WILLIAMS

4, Rue du PONCEAU
juste à la sortie du métro RANNUER
ouvert de 9 à 20^h - Dimanche matin

Actuellement Semaine - Réclame
chaque visiteur reçoit un superbe briquet

CONCOURS TOUS LES ANS

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE

de la Ville de Paris
Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Rens. gratuits par l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

AVENIR
M^{me} Benard, 46, rue Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date éven. 1931-32 mois par m. Fac. mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50). Réç. le dimanche.

La T.S.F. au service de la Police



M. James L. Kelly, chef de la division radiotélégraphique de la police de Washington, faisant une démonstration d'un de ses appareils.



Miss Margerie Henderson, femme policière, au volant de son auto radiotélégraphique. Au-dessus du volant, l'appareil de contrôle.

La T. S. F. est devenue l'un des auxiliaires les plus utiles de la police. Les premiers essais tentés dans ce sens, notamment en Amérique et en Angleterre, ont donné des résultats probants. Les dispositifs les plus ingénieux ont été combinés pour mettre cette prodigieuse découverte au service des détectives. On peut prévoir que, dans un avenir proche, les recherches criminelles seront activées par les procédés innovés depuis un certain temps.

Le progrès marche à grands pas dans cette voie. Aux États-Unis, M. James L. Kelly, qui est chef de la division radiotélégraphique de la police de Washington, étudie actuel-

lement un appareil tout nouveau dont les autos policières seront prochainement dotées. Il s'agit d'un poste récepteur spécial qui n'enregistre pas seulement l'alphabet Morse, mais la voix humaine lancée du poste d'émission installé au quartier général de la police.

Une auto munie de cet engin reste en communication constante avec l'état-major de la police, et l'inspecteur qui la conduit peut, sur un ordre, n'importe où il se trouve, gagner rapidement tel ou tel lieu où un crime, un cambriolage s'est commis. Une alerte ainsi donnée peut amener, à un endroit déterminé, une

trentaine de policiers automobilistes.

Dans l'État d'Illinois, à Wankegan, on expérimente actuellement un appareil radiotélégraphique d'un autre modèle, mais dont le but est le même : traquer rapidement les malfaiteurs. Les véhicules des patrouilles policières, dans les États du Nord, por-

teront tous à leur bord ce dispositif, si les essais généralisés sont satisfaisants.

Tous ces appareils sont d'une grande puissance, et sont susceptibles de recevoir des messages lointains. Désormais, grâce à la T. S. F., aucune patrouille policière ne sera isolée.

LA VIE AMOUREUSE DE LANDRU

(Suite de la page 4).

— S'il rouspète, je lui fous mon poing sur la g... Je suis solide comme un pont et capable de le retourner comme une crêpe. Qu'il ne me pousse pas à bout. D'ailleurs, il est bien trop lâche pour cela. Il la bouclera, comme chaque fois que je fais du pétard. Je le tiens, et il n'aura qu'à filer doux, s'il ne veut pas que je le dénonce à la gendarmerie. Un homme qui a trente-six noms, cela n'est pas clair. C'est sûrement un déserteur.

Quand Landru rentra, à la nuit tombante, sa maîtresse ne vint pas au-devant de lui. Ayant pénétré dans la cuisine, il la trouva assise sur une chaise, paraissant plongée dans de profondes réflexions.

— Eh bien, quoi ! dit-il, on ne vient pas embrasser son Lulu ?

— Non, fit-elle, il n'y a plus de Lulu. C'est un bien joli cochon !

— Qu'est-ce à dire ? se récria-t-il.

— Je dis, répéta-t-elle, que tu es un bien joli cochon. Tu mens comme tu respirez. Tu débauches les femmes sous des faux noms.

— Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu deviens folle ?

— Je ne suis pas folle du tout. J'ai profité de ce que tu n'étais pas là, pour me renseigner. J'ai fouillé partout. Je sais maintenant comment tu l'appelles. Tu n'es pas Dupont, mais Cuchet, ou Fremyet, je ne sais pas bien lequel des deux, car j'ai trouvé des papiers et des enveloppes à plusieurs noms. En tout cas, tu es une fripouille. Tu devrais être mobilisé comme les camarades. Quels mic-macs as-tu faits pour ne pas l'être ? Je n'y avais pas pensé, mais maintenant j'ai l'œil ouvert. Je vais l'apprendre à me connaître et te faire boucler, car tout me fait croire que tu es un déserteur, et peut-être même un espion.

Suivant sa méthode habituelle, Landru laissait passer l'orage et couler les récriminations. Quand la

tirade fut terminée, il dit d'un ton paternel.

— Ma petite fille, tu deviens tout à fait folle. Je devrais me fâcher, et même te punir, pour t'être permis de fouiller dans les papiers qui se trouvent dans la maison, mais je dois te dire que tu te trompes : tous ces papiers ne sont pas à moi. Ils m'ont été confiés par des amis mobilisés. Ainsi, tu vois que tu fais erreur, et j'espère que tu vas me présenter des excuses.

— Non, mais alors, des fois ! tu crois que cela prend, vieux birbe ? J'ai trouvé d'ailleurs ici trop de lettres de femmes, pour que tu puisses m'en conter. Qu'est-ce que c'est que toutes ces vieilles poules avec lesquelles tu entretiens des correspondances ? Au surplus, tu es marié, menteur ! J'ai trouvé une lettre d'un jeune homme qui est certainement ton fils et qui te parle de toute ta famille, qui est dans la misère. Si cela ne fait pas pitié ! Ah tiens, tu me dégoûtes. Je ne veux pas rester une seconde de plus avec toi. Mes nippes sont prêtes, je me barre. J'avais envie de m'en aller avant ton retour, mais j'ai préféré t'attendre, pour te dire ce que j'avais sur le cœur !

Encore une fois, pratiquant le pardon des injures, Landru essaya de recourir à la conciliation. Il gémit :

— Andrée, ma petite Andrée ! tu perds la tête. Écoute-moi, je t'en prie. Je t'expliquerai tout.

— Non, dit-elle, j'en ai assez, je m'en vais. Mais avant de partir, j'ai encore quelque chose à faire. Tiens, prends cela, dégoûtant !

Et, s'approchant de lui, elle lui cracha au visage.

Les deux antagonistes se trouvaient tête à tête, presque nez à nez. Il se produisit à ce moment dans Landru une métamorphose si soudaine, qu'elle recula. Elle n'était plus cette fois en présence d'un renard cauteleux et sournois, mais d'une bête de proie à l'œil fascinateur. Elle recula encore d'un pas. Le mur se trouvait derrière elle. Elle le sentit et voulut glisser vers la gauche pour gagner la porte, mais avant qu'elle eût pu esquiver ce geste qu'il avait deviné, les deux mains de Landru s'étaient abattues sur sa gorge comme deux serres. Ses yeux s'exorbitèrent, ses jambes fléchirent, elle tomba à

genoux, tandis que, farouche et tendu, Landru serrait toujours. Des rigoles de sueur coulaient le long de son visage. Quand ce fut fini et qu'elle s'éroula, il éprouva le besoin de s'asseoir, considéra le cadavre et murmura :

— Cette scène m'a révolutionné. Décidément, je n'ai pas de chance. Je ne voulais pas la tuer. Elle l'a voulu. J'étais en état de légitime défense. Si elle était sortie d'ici, j'étais fichu ! Tout de même, ça me fait de la peine. Elle était si jeune ! C'est dur de mourir à son âge ! Enfin, ce qui est fait est fait. En attendant, me voilà encore avec une sacrée corvée sur les bras ! Remettons-la à plus tard. La nuit est encore loin, j'ai du temps devant moi.

Sorti de la pièce, il alla faire un tour dans le jardin.

Maintenant, la nuit était venue. Rentré dans la pièce, il considéra le corps immobile de sa dernière maîtresse et murmura entre ses dents :

— Non, pas celle-là. Je n'en aurais jamais le courage. Il n'y faut pas songer. Oui, mais voilà ! Il va falloir aller loin, si je veux faire disparaître le corps tout entier. Tant pis ! j'aime encore mieux cela, que de me livrer à cette besogne de dépeçage.

Il ressortit, et rentra quelques instants après, muni d'un sac. Il y introduisit péniblement le corps, traîna le sac jusqu'à son hangar, le hissa dans sa voiture, rentra chez lui, prit une légère collation, regarda la pendule, constata qu'il allait être vingt-trois heures, sortit à nouveau de sa maison, mit en marche le moteur de sa camionnette et s'enfonça dans la nuit.

La voiture roula longtemps. Il se trouvait maintenant dans le même paysage où il avait fait disparaître M^{me} Laborde-Line. Des péniches immobiles attendaient. Il descendit en bas sur la pente, comme il l'avait déjà fait, posa le corps dans un creux, le recouvrit de débris et de terre, et s'en alla.

En rentrant chez lui, avant de se mettre au lit, il mit un point final à l'aventure, en écrivant sur son carnet cette mention lapidaire : « 12 avril, 4 heures du soir ».

(A suivre.)

J. F.



Un navire qui arrivait de Chine a été saisi à New-York, il contenait une cargaison d'opium qui a été évaluée à 150 000 dollars. Les agents du service spécial de répression examinant leur prise. (Inter News.)

D'une semaine à l'autre

UNE BRUTE. — On ne peut trouver meilleur qualificatif pour Marcel Dupeyrat, ce charbonnier assassin de M^{me} veuve Landais — sa tante, la modeste ouvrière de Clichy.

Mais c'est une brute bizarre, aux sentiments étranges, difficilement analysables. Marié à une nièce de sa victime, le coltineur mène une vie exemplaire, sobre, travaillant régulièrement, estimé de ses compagnons et de ses patrons, aux petits soins pour sa femme et ses enfants qu'il adore.

Sa femme meurt, emportée brutalement par la tuberculose. Les petits, eux aussi, sont touchés par l'implacable fléau, et on doit les emmener dans un sanatorium.

Dupeyrat reste seul, en proie à son immense chagrin. Il se met à boire, la déchéance commence; l'homme foncièrement bon va se dégrader et s'abaisser au niveau de la brute. Il « oublie » souvent son travail, il va flâner le long des fortifs, fait la connaissance de gens peu recommandables qui l'entraînent. Il boit de plus en plus, les économies s'envolent. Le mobilier, souvenir des jours heureux, est vendu pour quelques centaines de francs, et c'est alors l'ignoble chambre dans les sordides hôtels meublés.

L'argent manque de plus en plus, le besoin de boire se fait sentir, exaspérant. C'est le souvenir de la tante qui possède quelques ressources et lui a si souvent rendu service. Et c'est le crime! La brute ignoble, frappant sauvagement, qui larde sa bienfaitrice de trente-quatre coups de couteau, dont dix mortels.

Et les buveries reprennent. Jusqu'au moment où le brigadier-chef Moreux et l'inspecteur Piguat l'appréhendent.

— C'est sans doute pour ma tante? interroge-t-il.

Durant son interrogatoire par M. Guillaume, Dupeyrat se défend stupidement. Puis cyniquement il avoue.

— Je n'avais qu'un petit couteau. Alors j'ai soulevé son tricet pour mieux frapper!

Alors l'homme semble redevenir plus normal. La brute reprend sentiments humains :

— Je l'aimais comme une mère. Elle avait toujours été si bonne pour moi, dit-il, larmoyant.

LE VOLEUR N'ATTEND PAS. — Non vraiment, le voleur n'attend pas le nombre des années. La police aversoise vient de mettre la main sur une bande de jeunes malfaiteurs qui, depuis près de deux ans, mettaient en coupe réglée les boutiques, magasins et dépôts de marchandises du grand port belge.

Cette bande de malfaiteurs se composait de trente-neuf chenapans, âgés de neuf à dix ans et dont le chef vient d'atteindre sa onzième année. La bande avait un règlement très strict, et l'un de ses membres, tout souriant, répondit à un des policiers qui s'étonnait de son jeune âge : — Que voulez-vous, monsieur, la fortune sourit aux audacieux!

LA FOLIE ROUGE. — Encore un drame lamentable, une tragédie de la démence. Un ancien employé de chemin de fer devenu infirme à la suite d'un accident vivait tristement auprès de sa femme presque paralysique et ses enfants. La gaieté ne régnait pas au foyer, mais jusqu'à ces jours derniers la concorde et la paix ne l'avaient pas quitté. Devenu fou soudainement, le pauvre homme tua sa fille aînée d'une balle de revolver dans la tête. Sur son épouse, rampant péniblement, s'approchant pour voir ce qui se passait, le dément tira aussi. Puis tournant son arme vers lui, il se fit sauter la cervelle.

ÉTRANGE ACCIDENT. — En pleine nuit, les marinières reposaient à bord de leurs péniches amarrées en amont du pont de Choisy, à Choisy-le-Roi, lorsqu'une conduite d'eau du quai se rompit. Un véritable geyser jaillit, s'abattant sur les bateaux, balayant tout sur son passage, faisant couler la péniche *Je vais parler*. Surpris pendant leur sommeil, le marinier, M. Cornieux, son épouse et sa fille tentèrent de s'enfuir. Une trombe les arracha du pont,

les entraînant comme des fétus de paille. Seul, le patron réussit à gagner la berge. La femme et l'enfant disparurent. On retrouva leurs cadavres étroitement enlacés : la fillette cherchant à se protéger dans les bras de sa mère ; celle-ci, jusqu'à son dernier souffle, ayant lutté pour défendre son enfant contre la mort horrible qui attendait sa proie.

LE REVOLVER. — Et toujours le même désir frénétique de tuer, de se venger de quelqu'un ou de quelque chose. On aurait pu croire ce triste privilège réservé aux êtres jeunes, pleins de fougue et en proie à toutes les passions humaines. Il n'en est rien, les vieillards manient le revolver aussi bien que leurs cadets. Près de Remiremont, une femme de soixante et onze ans se suicide après avoir abattu son mari, de deux années plus jeune, qui, pour boire, voulait vendre la maison du ménage.

A Cachan, c'est l'intérêt qui arme le bras d'un entrepreneur de serrurerie qui, en désaccord avec son associé, lire sur lui, puis, froidement, sans s'inquiéter de sa victime, va se constituer prisonnier.

Mais le comble de la folie criminelle, c'est certainement — jalousie anticipée — de vouloir tuer une femme que l'on désire, mais à qui on n'a jamais adressé la parole. C'est ce qui s'est produit l'autre jour à Saint-Denis. Un Espagnol, Herminio Lopez, avait adressé à une honnête ménagère un laconique billet : « Je te veux ; si tu refuses, je te tue. » N'ayant pas obtenu de réponse, il tira, blessant grièvement celle qui ne comprenait pas l'amour de cette façon et se fit ensuite justice.

ESCROC EN JUPONS. — Pauline Dugast escroqua de nombreux antiquaires parisiens. Elle se faisait confier des objets précieux, les vendait et disparaissait. Cette ingénieuse femme offrait — elle se contentait de cela — des appartements, s'occupait de transactions commerciales, enfin « gagnait » pas mal d'argent, puisqu'en quelques mois, elle s'appropriait plus d'un demi-million.

LA RONDE DES MILLIONS. — Rien dans les mains, rien dans les poches. Il y a des illusionnistes qui font jaillir d'un chapeau de forme des centaines de pochettes de soie, des drapeaux, des thunes — il y en a encore, — des canards, des lapins, même des nains...

Deux banquiers : de Lagrille — un nom vraiment prédestiné pour un candidat prisonnier — et Dattény, eux, voulaient faire mieux encore : des pièces de cent sous, c'est bien démodé. Faire jaillir des millions d'un tiroir-caisse vide, c'est beaucoup mieux. Malheureusement — heureusement plutôt — ces deux financiers n'avaient rien de Robert Houdin. Ils firent bien jaillir le Pactole, mais le flot fut bientôt tari, et ils ne réussirent même pas à endormir la confiance de leurs clients, qui portèrent plainte ; l'on constata alors que le passif de la banque atteignait 20 millions, et l'actif... 500 francs. De Lagrille et Dattény sont maintenant à la Santé. Rien dans les mains, rien dans les poches ! Mais où est donc passé l'argent?

JEAN CARON.

On accuse, on plaide, on juge..

Il y a Pezon et Pezon...

Eugène Pezon, en 1848, embrassa la noble carrière de dompteur, il dressa des lions dangereux et subjuguait des hyènes félines... il connut le triomphe et fut le premier d'une lignée de dompteurs qui, comme lui, par la suite, attirèrent dans leurs ménageries légendaires, à Neuilly et sur les boulevards extérieurs, les élégantes en quête de sensations fortes.

Eugène Pezon disparut, ses fils aussi ; le succès fit de même, la mode changea... les sportives de notre époque ne s'intéressent plus qu'aux lions qu'elles vont chasser au désert ; ceux qui obéissent à la badine du monsieur vêtu d'un costume de velours à brandebourgs ne les passionnent plus, et Gilbert Pezon, dernier dompteur de la famille célèbre, ne connut pas le triomphe... mais bien la pauvreté.

Aussi, un jour, lui vint une idée quelque peu imprévue... il vendit son nom, son beau nom prestigieux pour... mille francs à un marchand de vins qui, depuis longtemps, rêvait de changer de profession et de devenir dompteur. Seulement, on ne devient pas dompteur et dompteur illustre — quand on s'appelle Dupont, Durand ou Martin, tandis que quand on s'appelle Pezon...

Et le marchand de vins acheta donc une superbe ménagerie toute dorée, sur laquelle il indiqua en lettres flamboyantes qu'il était le seul, le vrai, l'unique Pezon. Mais Gilbert Pezon — le véritable — mourut, il y a quelque temps, et son fils Jean, désireux d'adopter à son tour la carrière où s'illustrèrent ses aïeux, revendiqua pour lui seul le nom vendu au marchand de vins :

— Pardon, pardon, dit celui-ci, j'ai payé votre patronyme et je le garde!

— Que non pas ! répliqua Jean Pezon, la convention que vous avez passée avec mon père est nulle... moi seul ai aujourd'hui le droit d'être le vrai, l'unique Pezon, vous n'êtes qu'un ersatz, et je vous somme de me rendre mon nom!

Le marchand de vins dompteur ne voulant rien entendre, Pezon le vrai et Pezon le faux plaideront prochainement devant le tribunal civil de la Seine.

Les députés ont droit à une prorogation spéciale.

On sait que la loi sur les loyers refuse la prorogation aux locataires ayant plusieurs appartements, à moins, ajoute la loi, que leur profession les y oblige. Un député est-il dans l'obligation d'avoir plusieurs domiciles? Pour la première fois, la question vient d'être posée au tribunal civil de Versailles, qui y a répondu par l'affirmative, en accordant à M. Bonnefous, député de Versailles, la prorogation pour sa maison de Sèvres, qu'il n'habite presque jamais puisqu'il est inscrit au barreau de Paris ; mais dont il a, néanmoins, besoin pour exercer ses fonctions législatives.

En conséquence, un député peut avoir deux, voire trois appartements.

Le porte-cigarettes plaisait au valet de chambre.

Le duc de Talleyrand avait, il y a quelque temps, acheté un porte-cigarettes enrichi de diamants qu'il avait payé 68 500 francs chez un grand bijoutier de la rue de la Paix.

Un jour, le porte-cigarettes disparut. Le hasard, maître des hommes et des choses, le fit découvrir chez un petit bijoutier de Montmartre : c'était le valet de chambre du duc de Talleyrand, le Tchecoslovaque Charles Krutza, qui l'avait dérobé et vendu 2 000 francs.

M. Robé, juge d'instruction a fait arrêter l'indélicat valet de chambre.

La responsabilité de l'ancien mari.

Devant le juge de paix du XVI^e arrondissement, une grande maison d'automobiles réclamait, l'autre jour, à M. D... le paiement d'une note de réparations effectuées sur la voiture de sa femme.

— Je suis divorcé..., expliquait M. D..., les réparations en question ont été néces-

sitées par les voyages de ma femme et de... son ami avec qui elle est d'ailleurs mariée aujourd'hui, adressez-vous à eux.

— Les réparations sont antérieures au divorce, donc faites pendant le mariage, répliquait au nom de la firme d'automobiles M^{re} Jacques Schweizer, que nous importe l'usage qui a été fait de la voiture... mais vous étiez encore le mari, vous devez payer!

La loi est parfois imprévue, paradoxale, mais elle est la loi, et le juge de paix condamna à payer l'ex-mari... indigné.

En famille.

M^{re} Sarah Rafale aime, ainsi que son nom l'indique, les... rafales de l'existence, lesquelles se terminent automatiquement, s'il est possible de dire, chez Thémis. Il y a deux mois, la brillante comédienne avait des démêlés avec son décorateur, le mois dernier avec sa cuisinière, et, à présent, elle en a tout à la fois avec son bijoutier, son frère et un ancien ami.

Ce dernier, M. Davoust, est un galant homme ; il sait que les pierres précieuses fascinent les serpents et... les femmes, et, un jour, il décida d'offrir à M^{re} Sarah Rafale, avec qui il était alors en très bons termes, une bague et un bracelet : la première, un superbe solitaire aux reflets irisés, valait 150 000 francs ; le second, orné de ces beaux saphirs étoilés qui semblent garder une goutte de lumière en leur pointe bleue, coûtait 225 000 francs...

M^{re} Sarah Rafale se montra enchantée du double don : elle le fut beaucoup moins lorsque, quelque temps après, elle reçut... la facture.

M. Davoust est maintenant broutillé avec vous, expliqua le joaillier, et refuse de ce fait de régler les bijoux ; payez-les donc ou rendez-les!

La comédienne n'adopta aucune de ces solutions : elle ne paya pas la bague et le bracelet et les conserva, mais elle délégua chez l'ancien ami son frère, M. Marcel Raffalli, qui ne rencontra pas M. Davoust à son domicile, mais par hasard dans un autobus.

La conversation fut orageuse : des mots plus aigres que doux échangés, puis des coups de poing, à telle enseigne que M. Davoust dut garder le lit plusieurs jours.

Ma sœur, dit au juge d'instruction chargé de l'enquête le jeune Raffalli avec quelque cynisme ingénu, ma sœur m'avait chargé d'employer les arguments frappants, s'il y avait lieu... Elle est responsable de tout!

Quant à M^{re} Sarah Rafale, elle démentit énergiquement ces propos. Quoi qu'il en soit, son frère est poursuivi pour coups et blessures par M. Davoust, qui, lui, est poursuivi par le bijoutier, lequel assigne aussi M^{re} Sarah Rafale en paiement des bijoux.

Ce film compliqué — et bien parisien — aux épisodes divers et multiples aura prochainement son épilogue devant la XIV^e chambre correctionnelle, où comparaitront l'artiste, son frère et l'ex-ami, la première assistée de M^{re} Guelucci, les deux autres de M^{re} de Moro-Giafféri et Joseph Sisco.

L'audience promet d'être mouvementée et fertile en incidents.

Les affaires de madame Hanau.

M. Arnaud, administrateur délégué de « la Banque de l'Union financière », assisté de M^{re} Léonce Richard et David Lambert, vient d'assigner devant le tribunal de commerce M^{re} Hanau et M. Lazare Bloch, ex-mari et actuel associé de « la Présidente », pour voir prononcer la faillite personnelle de l'ex-directrice de la *Gazette du franc*.

Les amours de George Sand.

La romancière d'*Indiana* et de *la Mare aux diables*, la bonne dame de Nohant, eut-elle plusieurs aventures dans sa vie? M. Jacques Boulenger l'ayant affirmé dans un article paru dans l'*Opinion*, M^{re} Aurore Lauth-Sand, petite-fille de George Sand, fit à l'écrivain un procès qu'elle perdit. Sur appel, l'affaire va revenir devant la première chambre de la cour.

L'affaire Oustric.

M. Brach, juge d'instruction, a l'autre jour entendu le témoignage de M^{re} Bizos, la secrétaire particulière du financier Albert Oustric, qui a déclaré ne pas connaître les bénéficiaires des bons de caisse, ces bénéficiaires étant seulement indiqués par des initiales.

Le magistrat instructeur convoquera prochainement les garçons de bureau du banquier.

SYLVIA RISSLER.



Fernand Sala, Espagnol qui tua sa femme, s'est constitué prisonnier.



Pauline Dugast qui a escroqué plus de 500 000 francs à des antiquaires parisiens.



Fernand Klucke, qui cambriola l'Union des coopératives, a été arrêté.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — C.Z-211, après avoir rempli brillamment de dangereuses missions en Turquie, en Allemagne et en Suisse pour le compte de l'Intelligence Service et des services d'espionnage français, se trouve contrainte de renoncer temporairement — par prudence — à son activité à l'étranger. Elle retourne à Londres, pour s'y livrer au contre-espionnage. Elle réussit à démasquer un espion allemand et un matelot espagnol qui ravillaient les sous-marins ennemis.

CHAPITRE III

UN DON JUAN SUD-AMÉRICAIN.

— Vous réussissez aussi bien dans le contre-espionnage at home (à l'intérieur) que dans l'espionnage chez l'ennemi ! me complimenta le capitaine Spencer... Une autre mission ? Je le regardai en souriant. Comme si la question se posait ! Mais bien sûr !

— Mais, par exemple, épargnez-moi des contacts vulgaires ! suppliai-je d'un air comique. Mon rôle de fille de salle ne m'inspire aucun désir de récidive !

— Vous allez être une femme du monde cette fois, annonça-t-il. Vous allez évoluer chez les diplomates... En robe de soirée et souliers de bal.

— A la bonne heure ! J'ai hâte d'entendre autre chose que des jurons et des grossièretés.

— Vous allez être la fille d'un riche Américain, et dès demain soir un de nos membres du Parlement qui, bien entendu, ignorera qui vous êtes véritablement, et croira à l'authenticité de votre personnalité, vous présentera chez des amis, que fréquente assez volontiers un sieur Arturo de Nochabuene, ou quelque chose d'approchant... C'est un Sud-Américain, paraît-il. Je dis « paraît-il », car on ne sait en réalité d'où sort ce bonhomme, fort élégant, d'ailleurs, de manières exquises, trop exquises — il est trop poli pour être honnête ! — et qui affirme posséder de considérables plantations de cacao au Brésil ou en Argentine.

« Cela expliquerait le train de vie fastueux qu'il mène. Mais, comme nous avons fait procéder à une petite enquête là-bas, nous avons appris que ni au Brésil, ni en Argentine, il n'existe de señor Arturo de Nochabuene, pas plus qu'il n'y a de planteur de cacao à Londres en ce moment, je soupçonne ce rastaquouère de payer ses coronas bagués d'or avec des bank-notes provenant des fonds secrets allemands.

« Vous avez carte blanche comme d'habitude... Mais surtout, de la discrétion, et que personne ne soupçonne, chez les gens de haute société où vous allez vous introduire, que cet Arturo est sujet à caution. S'il est ce que je crois, il disparaîtra avec la plus grande discrétion. Si je me suis trompé — mais j'en serais extrêmement surpris, — il ne devra, lui-même, se douter à aucun moment de la surveillance dont il va être étroitement entouré... De la soie... et du velours, mon amie !... A demain soir... Je passerai vous prendre en voiture à huit heures précises.

A huit heures sonnait, le capitaine Spencer était chez moi. Une demi-heure plus tard, nous retrouvions chez lui, dans le West-End, l'honorable député X..., à qui j'étais présentée. A dix heures, après avoir fait ample connaissance, je me rendais avec mon nouvel ami à l'hôtel particulier de lady Cecilia, où il y avait réception. Le capitaine Spencer s'était excusé auprès de nous. Il avait à faire.

Je pensai brusquement à ce que je faisais le mois précédent, ce même jour. C'était au bar du Sun-Dial, et j'essayais d'un torchon douteux des tables encore plus douteuses ! Des matelots en goguette m'appelaient familièrement Daisy (Marguerite) et je répondais à chacun d'un ton hardi selon la plaisanterie qui m'était décochée. Aujourd'hui, je montais, au bras d'un parfait homme du monde, le somptueux escalier qui menait au salon de réception d'une païresse !

Une fort brillante assemblée s'y trouvait réunie. Des laquais en bas blancs et colottes courtes annonçaient les nouveaux arrivants d'une voix de stentor. Mon cavalier paraissait fort heureux de ma compagnie. Et ma foi, je dois avouer que j'étais en beauté.

Je n'ai jamais eu l'occasion de décrire mon physique. Voici venu le moment de réparer cette omission.

Mon père était Anglais, et ma mère d'origine portugaise. De l'un je tenais un teint de lait, de l'autre je possédais des yeux pailletés d'or, parfois gris, d'autres fois verts, changeants comme l'océan, mais toujours avec ce scintillement étrange que donne le reflet de ces paillettes : étrange produit hybride, mi-latin, mi-anglo-saxon, dont le contraste ne manquait pas de piquant.

J'étais blonde, élancée. Ma démarche avait son élasticité à la pratique des sports, mais je savais à l'occasion m'avancer dans un salon avec une majestueuse lenteur.

Les hommes me lorgnaient. Les femmes me dévisagèrent. La maîtresse de maison vint au-devant de nous. Le député fit les présentations :

— Miss Wentworth... Lady Cecilia...

Tout de suite, elle me prit par le bras pour me présenter quelques cavaliers.

L'orchestre entama une valse, et je me laissai aller dans les bras d'un jeune officier qui dansait assez gentiment. Mais je n'avais pas encore vu celui que je recherchais. Il n'arriva que vers minuit.

Un séduisant garçon, en vérité, que ce Sud-Américain ! Il avait le teint mat, mais pas olivâtre comme tant de ses compatriotes. Il était bien pris dans son habit de soirée, avec une désinvolture souriante de parfait gentleman. Il parlait couramment l'anglais alors que je m'attendais à cet insupportable zézaiement commun à tous les Latins-Espagnols.

Il était allé droit à la maîtresse de maison pour s'excuser de son retard.

— Chère amie... J'en suis d'autant plus désolé que les heures m'ont paru doublement longues en regard de ce que je perdais ici. J'étais assise à côté de lady Cecilia. Il était donc fort naturel que cette dernière me présentât Arturo de Nochabuene.



par une Espionne de Guerre

Une charmante soubrette était apparue.

— Miss Wentworth, de New-York... Señor Arturo de Nochabuene, de... de... ?

Elle se tourne interrogativement vers lui qui s'inclinait déjà.

— De Bahia, spécifia-t-il avec un sourire.

Il m'invita pour un tango. Il le dansait merveilleusement, comme un véritable Américain du Sud !...

— Vous êtes Américaine, miss Wentworth ?... J'adore les États-Unis !... Moi-même j'ai passé de longues années à New-York... J'habitais la Cinquième Avenue...

Excellente entrée en matière, qui me permettait de prolonger l'entretien :

— Vraiment ?... Parlez-moi de vos voyages.

Il m'avait ramenée vers une bergère et s'était assis à côté de moi. Il parlait agréablement, avec autant de facilité que d'esprit, sans fatuité. La soirée s'écoula fort vite. Il était près de trois heures du matin quand je m'avisai qu'il était temps de rentrer. Mon député ne se serait pas permis de repartir sans moi. Je lui demandai de me ramener.

Et dans la voiture, toute songeuse, je regrettais que cet Arturo fût suspect. J'aurais tant voulu ne pas avoir à le surveiller ! Il était charmant. Depuis bien longtemps, je n'avais rencontré un si agréable compagnon de soirée.

Une voix mystérieuse me souffla à l'oreille :

— Prends garde !... Prends bien garde !...

C'était de moi qu'il fallait me défier, autant que de lui.

Pour la première fois, ma tâche me parut autre chose qu'un sport passionnant : une obligation pénible. Il m'en coûtait de jouer mon rôle d'observatrice défiante auprès de ce séduisant garçon au visage ouvert, au sourire insouciant, au regard ensorceleur.

Restée seule chez moi, je ne pus détacher de lui ma pensée, sans avoir encore une notion exacte du danger moral que je courais.

Pourtant, et quel que fût mon trouble inconscient, il me fallait rendre compte au capitaine Spencer de cette prise de contact avec mon nouvel adversaire. Je me rendis le lendemain auprès de mon chef, au début de l'après-midi. Le capitaine Spencer me reçut rondement.

— J'ai fait connaissance du personnage ! annonçai-je. C'est un brillant causeur.

— Oh ! pour cela, il ne craint personne. C'est d'ailleurs la coqueluche des femmes !

Pourquoi ressentis-je comme un coup d'épingle, à ces mots ?... Je fus vexée d'apprendre que toutes les femmes couraient après cet exotique... et surtout de constater l'obscur dépit que cette seule pensée suscitait en moi.

— Il s'agit, maintenant, de battre le fer pendant qu'il est chaud, prononça mon chef. Il vous faudra le rencontrer partout où cela sera possible.

— Vous trouverez tous les matins, chez vous, à l'heure

du courrier, une liste indiquant les endroits chics du jour, les expositions, les courses, bref les chances que vous aurez de revoir cet homme.

« Pour aujourd'hui, allez donc faire un tour, cet après-midi, du côté de Saint-James Park et voyez à la nouvelle pâtisserie qui s'est ouverte, à grand renfort de publicité. Cela m'étonnerait beaucoup que de Nochabuena n'y fût pas.

Ce serait mentir d'affirmer que je le trouvais.

Non. Ces sortes de rencontres ne se font que dans les romans. Dans la vie, les personnages ne sont pas tirés par les fils que tient l'auteur dans sa main. Ce n'est pas lui qui crée les situations.

C'est le destin, c'est aussi le hasard.

Je ne rencontrai pas Nochabuene durant cinq jours, malgré tous mes efforts, malgré les renseignements qui me parvenaient sur les endroits à fréquenter.

C'était à croire qu'il avait quitté Londres.

Et le sixième jour je me heurtai à lui, le plus simplement du monde, sans l'avoir cherché, sur le trottoir de Piccadilly, comme je m'appêtais à traverser la rue.

Surprise réciproque. Je rosais de plaisir. Était-ce seulement parce que je retrouvais ma piste ?... Lui-même parut enchanté. Il s'écria gaiement :

— Quelle bonne rencontre !... Je vous garde... Vous êtes libre, miss Wentworth ?

— Oui et non, répondis-je évasivement.

Je ne voulais pas avoir trop l'air de rechercher sa compagnie. Mon empressement risquait de paraître suspect. Et une voix, la même voix que j'avais entendue dans la voiture, me souffla :

— Mentreuse !... Mentreuse !... Il y a autre chose !...

J'appréhendais de me trouver seule, livrée au charme dangereux de l'étranger.

Le regard d'Arturo était caressant, tendre et profond. Sa voix avait de chaudes inflexions. Il avait de l'esprit. Il avait de la sagesse. Il...

Un éclair fulgura dans mon cerveau.

— Tu es en train de l'éprendre de cet homme, ma petite !... Tu es tout simplement folle !

Cette découverte me bouleversa de honte et d'anxiété. Prétendant une course urgente que je venais de me rappeler, je le plantai là, au milieu de la rue, avant qu'il eût le temps de dire un mot de plus.

Je me jetai dans le premier taxi vide qui passa et, les tempes en feu, m'éroulai sur les coussins.

Rentrée chez moi, je m'enfermai à clef pour ne pas être dérangée. Je prévins la vieille domestique qui s'occupait de l'appartement — loué meublé — que j'étais fatiguée et entendais me reposer.

Allongée sur mon lit, j'essayai d'envisager la situation. Elle était grave.

Jamais encore, au cours de ma carrière, je n'avais rencontré ce péril, auquel jusqu'alors mon libre esprit ne croyait guère.

Je sentais que, si je continuais à fréquenter cet homme, l'instinctive et trop vive sympathie que j'éprouvais déjà pour lui ne tarderait pas à se transformer et à prendre un tour plus tendre. Quoi !... C'était peut-être déjà fait !... Je n'osais me pencher sur mon cœur, de crainte de vertige. De même qu'on n'ose défaire un pansement, de crainte de provoquer une fatale hémorragie, je préférais rester dans l'ignorance de la gravité du mal... J'avais peur, peur de moi !

Alors ?... Que faire ?...

Je devais le fréquenter. Je devais le démasquer !

O ironie... O cruauté du destin. Peut-on imaginer supplice plus raffiné que celui qui m'attendait ?

Prise entre mon sentiment naissant et mon devoir, prise entre le désir de fuir cet homme et celui encore plus grand de le revoir, qu'allais-je devenir ?

Où était la forte personnalité, la haute volonté, l'indépendance d'esprit, l'intelligence d'élite que tous mes chefs se plaisaient à reconnaître en C.Z-211 ?

Pauvre petite chose palpitante d'émotion à la vue d'un homme dont le fluide mystérieux avait su trouver le chemin de son cœur jusqu'alors si bien gardé par ma fierté naturelle, mes tristes souvenirs et le sens du devoir !

Je pensai à mon pauvre Brett, cherchant à puiser dans son souvenir les forces nécessaires à la résistance.

Je fermai les yeux et invoquai cette nuit tragique de Constantinople... Les larmes jaillirent pressées. Je sanglotai de toute mon âme.

Mais c'était pour lui demander pardon !... J'avais honte de ce nouvel amour comme d'une monstrueuse trahison,

contre laquelle s'insurgeaient ma conscience et mon orgueil. Je mesurais tout à coup le vide affreux de mon existence, que ma seule carrière ne pouvait emplir. J'éprouvais un besoin de tendresse, de douceur et de paix qui équivalait déjà à une défaite. Je n'étais plus la contrepesonne clairvoyante, implacable, amie de la lutte, mais seulement une pauvre femme consciente de sa faiblesse humiliée.

Quel calvaire n'allais-je pas me préparer !... Cet homme... Mais il me faudrait le livrer à la justice, puisque ce n'était que dans ce but que j'avais été amenée à faire sa connaissance !... Cet homme, c'est moi qui le ferais fusiller ?... Oh ! non ! non !

Plût renoncer à ma mission !...

Impossible !... J'avais fait un serment à Brett.

Je ne pouvais le violer. Je devais continuer, toujours, sans faiblesse, et ne point démentir l'estime de mes supérieurs.

Il ne me restait plus qu'un seul espoir : celui qu'Arturo fût innocent... Avec quelle joie je me serais employée à démontrer cette innocence, qui eût rendu possible ma tendresse !... Mais si ténu, si fragile, était cet espoir, que je n'osais y croire, véritablement.

Un soir, au Covent-Garden où j'occupais une loge avec d'autres amis connus chez lady Cecilia, je vis entrer un homme dont la vue me fit pâlir sous le fard léger de mes joues.

C'était lui !... Impossible de me dérober. Je jouai la comédie de l'indifférence. Il me regarda d'un air de reproche qui révélait une sincère tristesse. De toute évidence, je lui plaisais, et mon humeur changeante l'inquiétait.



Je me rendis à la réception que donnait lady Cecilia...

— Vous étiez si charmante... Que vous ai-je fait?
A l'entr'acte, nous sortîmes ensemble, jusqu'au foyer. Il parlait, parlait. Il me contait sa solitude, sa joie de me revoir, avec des mots spontanés, persuasifs, dont l'ardeur respectueuse me suppliait.

Peu à peu, il se laissait aller, et quand je me rendis compte de la pente dangereuse qu'il dévalait, il était trop tard. Il avait prononcé d'une voix concentrée :

— Miss Wentworth... Il faut que je vous parle... Puis-je vous offrir une tasse de thé chez moi?... En Amérique les jeunes filles sortent librement, je le sais... Viendrez-vous?... La prudence sentimentale me conseillait : Non ! Le devoir, au contraire, m'ordonnait d'accepter. C'est au devoir que j'obéis, le cœur atrocement déchiré. Je vins le lendemain...

CHAPITRE IV

UNE SOUBRETTE PROVIDENTIELLE.

Je revins encore plusieurs fois durant la semaine. J'étais sauvée!... Un détail, observé dès ma première visite, m'avait guérie!... Radicalement guérie!... J'étais redevenu moi-même, si vite, si complètement, que, lorsque je me remémorai cet épisode, je me demandais encore comment j'avais pu me laisser aller à ce sentiment. Qui sait?... Peut-être révolte contre mon injuste solitude? Peut-être avais-je besoin d'une parcelle de rêve, et l'homme avait-il surgi dans mon existence au moment psychologique?

Mais que je vous conte! J'appréhendais cette entrevue et ses redoutables conséquences. Arturo m'attendait fébrilement. Il avait fait disposer des fleurs rares dans des vases de cristal, sur tous les meubles, sur la table, sur la cheminée :

— Je veux que cette pièce devienne un jardin, dont vous serez le plus bel ornement! m'avait-il répondu lorsque je l'avais complimenté sur cette profusion de plantes parfumées.

Après que je me fus débarrassée de mon manteau et de ma fourrure, il avait sonné pour le thé.

Une charmante soubrette était apparue. Oh! mais charmante! Une soubrette de théâtre, pour ainsi dire!... Coquette avec son petit tablier blanc bordé de dentelles, c'était une brune aux yeux noirs, certainement une compatriote de mon amphitryon.

Elle m'avait lancé un regard furieux. Tout d'abord, je n'en avais pas été sûre. Mais lors de ses allées et venues je rencontrai à nouveau ses yeux et ne pus douter de son hostilité.

Mais oui!... Elle paraissait extrêmement mécontente de me voir là. Cela m'intrigua. J'en fis la remarque à don Arturo, non sans une légère raillerie, car je pressentais la cause sentimentale de cette antipathie.

Il fronça les sourcils et parut ennuyé.
— Oui... se décida-t-il à expliquer. C'est une personne assez bizarre... Elle déteste que je reçoive du monde... Elle est sauvage...

— C'est votre compatriote, je crois?
— Oui... C'est... c'est ma sœur de lait!

La chose, en somme, était possible. Je n'y trouvai rien de bien étrange. Même quand la sœur de lait lui fit une scène dans le couloir, immédiatement derrière la porte, à la première occasion!

Il était sorti pour je ne sais plus quelle raison. Elle commença à caqueter d'une manière gutturale et si rapide, qu'il me semblait entendre tous les perroquets de la forêt équatoriale, dans une cacophonie de cris.

Une sœur de lait peut avoir certaines familiarités. Mais alors, dans ces conditions, la prudence la plus élémentaire commande qu'on ne reçoive pas une femme à qui l'on fait la cour.

Arturo me parut, soudain, si ridicule, que tout de suite je retrouvai mon sang-froid.

— Cette fille est folle, dit-il en revenant. Elle a vraiment besoin de quelque éducation. Sous le prétexte que nous avons eu la même nourrice — sa mère, — elle se permet beaucoup trop de libertés avec moi.

En fait de liberté, c'était bel et bien une scène de jalousie qu'elle venait de lui faire là!

Ma mère était Portugaise, je l'ai dit, et quoique je fusse bien jeune quand elle disparut, je comprenais assez bien sa langue, suffisamment pour saisir le sens général d'une conversation. Sans comprendre le mot à mot des reproches que mon hôte venait de subir, j'avais constaté qu'il s'agissait d'une querelle d'amour.

Pouah!... Don Arturo de Nothabuene, « la coqueluche des femmes », qui pouvait choisir d'agréables maîtresses parmi la meilleure société, prenait sa soubrette comme dame de cœur!... Je comprenais qu'il tînt à s'élever dans la hiérarchie sociale, et que miss Wentworth lui parût une plus flatteuse conquête!

Un plan machiavélique se dessina aussitôt dans mon esprit. Exciter la jalousie de la bonne tout en laissant croire à Arturo qu'il faisait des progrès.

Avec ces deux atouts, je ne pouvais manquer de réussir. Arturo amoureux pouvait devenir aussi confiant que sa

servante jalouse risquait, par représailles, de devenir indiscret! Il ne fallait oublier à aucun moment que j'étais l'émissaire du capitaine Spencer pour découvrir si le Sud-Américain était un espion, et dans ce cas dénoncer, avec preuves à l'appui, sa culpabilité pleine et entière.

Je revins donc, aussi souvent qu'il était possible. Je prenais plaisir maintenant à ce flirt sans amour, lucidement conduit, par lequel je me réhabilitais moi-même aux yeux de ma conscience, redevenue paisible.

J'entretenais soigneusement en Nothabuena la flamme d'une ardente amitié amoureuse, surtout lorsque j'étais certaine que la soubrette guettait aux alentours et se rongait de jalousie.

Bientôt, je pus constater que ma petite comédie avait produit l'effet espéré.

Un jour, en m'ouvrant la porte, la femme de chambre me dit, les dents serrées, en me fixant dans les yeux :

— Miss... J'ai besoin d'éclaircir la situation!

— Quoi? Quelle situation?...

J'étais entrée dans l'antichambre et d'un geste hautain je m'étais défilée de ma fourrure que je lui avais tendue pour qu'elle l'accrochât.

Rageusement, elle la jeta à terre!

— Dites, ma fille, dis-je impérativement, je crois que vous vous oubliez. Je ferai part de cet incident à votre maître dès qu'il arrivera.

Don Arturo n'était pas encore rentré, en effet.

— Mon maître? vociféra-t-elle, en me suivant au salon, mon maître? Le vôtre, oui!... Vous êtes sa maîtresse!... C'est une honte!...

Sa voix vibra de haine et de réel chagrin.

Je ne répondis pas, mais la foudroyai du regard.

Sa colère tomba brusquement. Elle se mit à sangloter pitoyablement, à bout de résistance nerveuse, épuisée par de longs jours de révolte maîtrisée à grand-peine :

— Pardon! Pardon!... Je souffre tant!... Je l'aime, ce misérable! Je l'aime!...

Je ne pouvais rester insensible à cette douleur sincère. J'allai vers elle et lui demandai :

— Il y a longtemps que dure votre liaison?

Elle releva vers moi un visage torturé et gémit :

— Notre liaison? Mais je suis sa femme!... Sa femme légitime!... Depuis cinq ans!... Nous sommes arrivés il y a six mois de Bahia... Nous étions si heureux là-bas... Il était un petit employé dans une maison d'armateurs... Moi, je m'occupais du ménage... Nous avions une maisonnette ombragée de palmiers... Ah! pour quel cet homme maudit est-il entré dans notre vie?...

Elle parlait pour se soulager, pour se justifier, aussi, sans soupçonner la gravité de ses confidences imprévues. J'étais stupéfaite d'une telle révélation. J'invitai doucement la señora à poursuivre son récit :

— Quel homme? demandai-je, vivement intéressée.

— Ce von Hornau... Cet Allemand...

Un frémissement me secoua. Je tenais un des fils de l'intrigue.

— Il travaillait avec votre mari?...

— Oui... Il était employé au même service que lui. Puis, un jour, il le persuada de venir en Europe. Ils sortaient souvent ensemble dans Bahia. Ils allaient voir des personnages mystérieux.

Un jour, Arturo rentra fou de joie :

— Nous allons être millionnaires!... Nous partons pour Londres... Je vais rouler carrosse!...

« Et depuis que nous sommes ici il me fait jouer ce rôle de soubrette, qui est, paraît-il, indispensable... Il ne faut pas que ceux qui l'emploient le croient marié, prétend-il. Et maintenant que je vous ai confié ma vie, miss, me rendrez-vous l'homme que j'aime?... Pour lui, je suis prête à tout accepter : le mensonge, l'exil, le mystère! Mais pas sa trahison! Je l'aime trop pour consentir à le perdre! Et je vois bien qu'il vous aime, vous... puisqu'il ne sait même pas dissimuler cet amour devant moi, puisqu'il brave ouvertement ma jalousie!... Vous ne pouvez deviner, je le sais bien... mais à présent... me promettez-vous de ne plus revenir ici?... Vous êtes libre, jeune, belle, riche... Vous l'oublierez!... Je souffre tant, miss!...

Je la regardai longuement. Pauvre femme!... De toute évidence, elle ignorait la cause de sa fortune et de ses aventures. Elle venait, sans s'en douter, de livrer l'homme qu'elle aimait et dont elle ne soupçonnait nullement les occupations. Elle venait, aussi sûrement que si elle avait commandé le peloton d'exécution, de fixer le nombre de jours qui restait à vivre à Arturo de Nothabuene. La suite ne dépendrait plus, maintenant, que de la perquisition qui serait effectuée chez l'homme sous le premier prétexte officiel.

Je tins pourtant à rassurer la malheureuse qui, avec tant d'humilité passionnée, m'avait fait le lamentable aveu de sa détresse.

— Je vous jure, sur mon honneur, que je n'ai jamais été la maîtresse de votre mari. Je vous jure également que je ne remettrai plus les pieds ici!

— Oh! merci! merci!...

Elle s'était jeté à mes genoux. Elle embrassait, de joie, le bas de ma robe.

Je m'arrachai à cette scène pénible. Je descendis les

escaliers en courant. J'avais la vue brouillée par les larmes. Pauvre petite épouse, si follement éprise du séduisant mari qu'elle venait de trahir!

Le capitaine Spencer me dispensa de retourner chez de Nothabuene. Aussi bien, il n'avait plus besoin de moi pour cette affaire.

L'homme, soigneusement pisté, fut arrêté pour... excès de vitesse dans la rue, par un policeman soigneusement stylé. Enfermé durant quarante-huit heures, il fut relâché après vérification de son adresse.

Et cela va sans dire, après une visite consciencieuse de tous les coins et recoins de son appartement.

Dans un carton à musique, on découvrit toutes sortes de papiers intéressants... Sous un innocent couvercle de machine à coudre — une machine à coudre qui ne servait jamais, avait affirmé la soubrette à qui Arturo avait fait croire que ladite machine était hors d'usage et l'avait so-disant reléguée dans un débarras, — on trouva les éléments d'un attirail de télégraphie sans fil. La prise était bonne. Quand on en eut assemblé les pièces, on constata que c'était un appareil émetteur aussi bien que récepteur. Il ne restait plus qu'à trouver le code employé par l'espion. Arturo de Nothabuene l'indiqua au cours des interrogatoires serrés qu'il subit.

Ce code était d'autant plus inviolable qu'il avait plusieurs garanties. D'abord, la disposition des lettres de l'alphabet changeait chaque jour. Il y en avait trente par mois, et la même ne revenait qu'une seule fois en trente jours. Encore fallait-il compter avec les ordres transmis entre temps, qui pouvaient en modifier l'ordre à tout moment.

Ensuite, la transmission même du message nécessitait deux cylindres de la même dimension, tournant à une vitesse déterminée, mais, avant tout, en un parfait synchronisme. La vitesse, du moment qu'elle était la même pour les deux cylindres, et que par conséquent ledit synchronisme était observé, pouvait varier très facilement. La vitesse de transmission variant, il devenait impossible pour un poste qui aurait réussi à intercepter quelque chose de comprendre le message. En supposant que le code fût découvert, il suffisait à l'espion de changer la vitesse d'émission pour brouiller immédiatement le tout... C'était d'une merveilleuse subtilité.

J'appris, par le capitaine Spencer, et j'en fus sincèrement heureuse pour la petite épouse du Sud-Américain, que ce n'était pas ce dernier qui envoyait directement les messages, mais le dénommé von Hornau, arrêté sur ses indications, et qui se dissimulait dans un grand hôtel du West-End, comme circleur de bottes et veilleur de nuit de nationalité brésilienne... Veilleur de nuit!... Quoi de plus aisé que de se servir de l'appareil chez Arturo, lequel venait le remplacer durant ce laps de temps.

Ainsi, le soir où il me fut présenté, son retard n'avait pas d'autre cause. Ce soir-là, un message annonçant un embarquement de troupes fut envoyé.

Von Hornau fut condamné à mort. Arturo de Nothabuene eut la vie sauve en raison de ses aveux. Mais il fut incarcéré pour de nombreuses années et, après la guerre, se trouvait encore en prison. Je ne sais ce que devint sa femme.

Pourquoi avaient-ils quitté leur petite maison ombragée de palmiers sous le chaud soleil de Bahia!

CZ-211.

Traduit et adapté de l'anglais, par Henry-Musnik.

Une Académie Internationale

Une réunion de criminalistes de divers pays européens, tenue à Lausanne, à l'Institut de police scientifique de l'Université de Lausanne (directeur : M. Marc Bischoff, professeur), a constitué une académie internationale de « criminalistique ». Le but de cette institution est de développer les études afférentes à la criminalologie, de contribuer aux recherches et expériences scientifiques, d'aider les congrès de police et de coopérer avec les commissions de la Société des nations pour la lutte contre les criminels internationaux, de réunir les documents de la littérature internationale sur ce sujet.

Le comité directeur, dont le siège est à Vienne, mais dont les séances auront lieu à tour de rôle dans divers pays, est constitué de la manière suivante : M. J.-C. Van Ledden-Hulsebosch (Amsterdam), président ; M. A. Bischoff (Lausanne), M. R.-Heind (Berlin), M. E. Locard (Lyon), M. G. Poo (Francfort-sur-le-Main), M. B. Schutz (Vienne) et M. Turkel (Vienne).



LES JUPES S'ALLONGENT...
ET LES CHEVEUX AUSSI !
COUVREZ VOTRE TÊTE
DE NOUVEAUX CHEVEUX
 sains, abondants, soyeux
 en employant les
SÉRUMS CAPILLAIRES

Ces sérums chimiques, agissant par friction, sont préparés scientifiquement et spécialement pour les différents cas et suppriment rapidement toutes irritations, démangeaisons, pellicules, chutes mêmes anciennes. Ils sont universellement connus depuis dix ans et recommandés par de nombreux médecins. Grâce aux SÉRUMS CAPILLAIRES, on obtient :

- INSTANTANÉMENT** Suppression des irritations et démangeaisons.
- EN DEUX JOURS** Disparition des pellicules.
- EN UNE EMAINE** Toute chute de cheveux, même de date ancienne, est enrayerée.
- EN 3 OU 4 SEMAINES** Les bulbes pileux sont débarrassés de toute invasion microbienne et sont remis en état de fonctionnement régulier, permettant une repousse normale.

Les SÉRUMS CAPILLAIRES agissent **VITE, BIEN ET SUREMENT.**

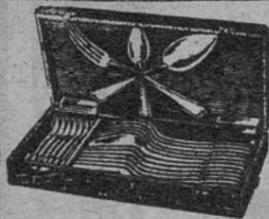
Quelle que soit l'affection dont souffrent vos cheveux, ne tardez pas à soumettre tous les détails de votre cas en les accompagnant :

- 1° De votre âge et sexe ;
- 2° De vos noms et adresse ;
- 3° D'une mèche de vos cheveux (tombés de préférence) au

Laboratoire des SÉRUMS CAPILLAIRES (Dép^t 274), rue de Téhéran, 15 PARIS (VIII^e).

et vous recevrez par retour, absolument gratuitement, discrètement et sans engagement de votre part, l'indication du traitement approprié à votre cas.

N. B. — N'envoyez pas d'argent car les cas soumis par les lecteurs ou lectrices de "Police-Magazine" sont examinés gratuitement au Laboratoire des SÉRUMS CAPILLAIRES.



CONCOURS

Ce superbe COFFRET est à vous ! Pour faire rapidement connaître notre marque, nous distribuons **gratuit et franco**, sous forme de Concours, 5000 de ces Jolis COFFRETS contenant de beaux COUVERTS argentés. Ces cadeaux seront remis parmi les Lecteurs qui, en remplissant les traits par des lettres, indiquent le titre d'une fable L-L-b-u-r-r et s-s-E-f-n-t-Rien à payer pour participer à notre Concours. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au CONCOURS de la MANUFACTURE, Raye 235, rue Malbranche, Paris.

VOTRE DESTIN
 par l'astrologie scientifique

Etes-vous un père, une mère, ayant à diriger les aptitudes, les tendances bonnes ou mauvaises des enfants ?
 Etes-vous un fiancé, une fiancée et voulez-vous savoir le caractère de votre futur conjoint ou de votre future épouse ?
 Etes-vous peu favorisé par la chance et voulez-vous savoir pourquoi, afin d'en supprimer la cause ?
 Etes-vous sceptique, mais curieux de vous rendre compte de l'exactitude des prédictions astrologiques ?

Consultez :

LINE PAULET

Professeur d'astrologie scientifique
 Des hommes d'Etat, des maîtres du barreau, des femmes du monde connues, des médecins, des hommes d'affaires sérieux l'ont choisie, pour éclairer leur destin.
 Adressez-vous à elle et vous réussirez. Elle vous révélera vos jours de chance et la date des événements importants de votre vie.
 Venez les lui demander, 56, avenue de Saint-Ouen, Paris (19^e), 4^e Et., Ascenseur. Tous les jours, de 2 à 6, sauf les dimanches et jours de fête : le matin, sur rendez-vous et par correspondance (timbre pour réponse).
 A titre de publicité, en se recommandant de POLICE-MAGAZINE, une étude d'essai (d'après mois et date de naissance) sera consentie au prix spécial de 10 francs.

DÉTECTIVE

WILLIAMS, 20, rue de Maubeuge. Trud. 73-44
 Toutes missions rapides ou délicates. Enquêtes av. mariage par inspecteur spécialiste.
CONSULTATIONS GRATUITES
 9 heures à 12 heures — 14 heures à 19 heures

75 FR PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour 12 VERSEMENTS de 75 fr. mensuels de 75 fr. notre



CHRONOMÈTRE "CO-RE" en OR
 Mouvement de précision Spiral Bréguet
 Au comptant... 850 fr.
 Catalogue général n° 72, franco sur demande adressée au
COMPTOIR RÉAUMUR
 78, r. Réaumur - Paris-2^e

DÉTATOUAGE sans piqure, sans acide, disparition certaine, rapide, définitive. Produits avec méthode Ciné-Photos. Pour opérer soi-même. Sur demande.
 Prof. DIUO, 11, rue Championnet, LILLE.

CHEZ VOUS
 400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi.
 Partout facile.
 Éor. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE.

MME MAX Voyante, et ses tarots, donne conseils tout avenir, ramène affections. Rec. de 9 à 19 h. Par corresp. 20 fr. et date n.iss., 30, Polonceau, Paris, Mét. Barbès.

MONDIALE POLICE ex-inspect. police judic. et de sûreté. Renseignem. Enquêtes. Surveill. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix modérés. Actuellement : 6, Bd Saint-Denis. Tél. Botzaris 30-74, de 9 à 19 h. et Dimanches 9 à 12 h.

VOYANTE M^{lle} MAY, 86, rue des Moines, Paris (17^e). Guide précélex en tout. Date des événements (de 2 à 7 h.) ou envoi prénom, date de naissance. 20 fr. 50.

1.000 PHONOGRAPHERS GRATUITS

donnés, à titre de propagande, pour lancer cette grande marque, à toute personne qui répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.



Envoyez d'urgence votre réponse en découplant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse aux
Et^{ts} VIVAPHONE (Serv. Concours 391) 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE
 PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Varicèle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostate, Rhumatisme, Goutte sciatique, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ÉLECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

DOCTEUR S.-H. GRARD, INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST
 Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

RIEN À PAYER d'avance

LES **Grands Romans HISTORIQUES**

16 mois de crédit

ALEXANDRE DUMAS

Parlant du célèbre écrivain populaire, Victor Hugo déclarait : « Il est plus qu'euro-péen, il est universel. »
 Romancier historique, Alexandre Dumas a vu ses productions traduites dans toutes les langues et sa gloire nous apparaît sans cesse jeune.
 Qui ne voudrait avoir lu ou ne voudrait relire les TROIS MOUSQUETAIRES, VINGT ANS APRES, ou cet extraordinaire MONTE-CRISTO popularisé de nos jours par le



cinéma ?
 Voici réunis dans une collection d'un prix sans précédent tous ces chefs-d'œuvre, romans de cape et d'épée, saisissants comme la vie elle-même et qui vous feront tour à tour frémir d'émotion et haïer de plaisir.
 Nul doute que tous les lecteurs de Police-Magazine ne veuillent l'avoir dans leur bibliothèque comme un des piliers de la littérature et de l'art français.

41 VOLUMES RELIÉS

Élégante reliure spéciale, décoration or, étiquette au dos, tête polie et signet.

UNE VÉRITABLE BIBLIOTHÈQUE **30 FRANCS PAR MOIS** ou au comptant : 450 francs

LISTE DES VOLUMES COMPOSANT LA COLLECTION :

- | | |
|---------------------------------------|--|
| 1 et 2. — La Reine Margot ; | 23 à 25. — Le Collier de la Reine ; |
| 3 à 5. — La Dame de Montsoreau ; | 26 et 27. — Ange Pitou ; |
| 6 à 8. — Les Quarante-cinq ; | 28 à 33. — La Comtesse de Charny ; |
| 9 et 10. — Les Trois Mousquetaires ; | 34 et 35. — Le Chevalier de Maison-Rouge ; |
| 11 et 12. — Vingt ans après ; | 36 à 41. — Le Comte de Monte-Cristo. |
| 13 à 17. — Le Vicomte de Bragelonne ; | |
| 18 à 22. — Joseph Balsamo ; | |

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à retourner signé à l'OFFICE TECHNIQUE DU LIVRE, 1, Avenue de l'Observatoire — PARIS

Je, soussigné, déclare souscrire aux **GRANDS ROMANS HISTORIQUES D'ALEXANDRE DUMAS** au prix de 490 francs que je m'engage à payer à raison de 30 francs par mois. Livraison et encaissements franco de tous frais.

Nom _____ SIGNATURE : _____
 Adresse _____
 Emploi _____
 Adresse de l'emploi _____



CONSTRUCTEUR 83, r. de ROME
 TEL. WAGRAM 66/2 PARIS 17^e MÉTRO: ROME.

LE POSTE CONSACRÉ PAR L'EXPÉRIENCE

Des milliers de nos modèles H56 lampes superbigrilles fonctionnent à la pleine satisfaction de leurs propriétaires :
C'EST LA VOTRE MEILLEURE GARANTIE
 Ce poste est livré avec :
 6 lampes Radiotechnique ou Métal.
 1 accu 30 AH — 1 accu 80 volts.
 1 cadre P.O.-G.O. — 1 diffuseur moteur 4 pôles.
 Matériel de choix — Notice HPS franco
 Prix de réclame : 1395 fr.

A crédit : 135 fr. à la commande et 12 mensualités de 120 fr.

Pose à domicile comprise dans la Région Parisienne Publiée

absolument **complet 1395 fr.**



5000 PHONOS POUR RIEN

P - P I N distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq pré-noms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (XV^e). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50, portant votre adresse.

POLICE MAGAZINE



FORMIDABLE INCENDIE A NEW-YORK

Un formidable incendie a éclaté à New-York, la semaine dernière, à Columbus Avenue. Plusieurs immeubles, dont un théâtre, ont été détruits. Les dégâts sont évalués à un million de dollars. Tous les pompiers de New-York étaient sur les lieux du sinistre. Plusieurs d'entre eux furent victimes de leur courage et grièvement blessés.